

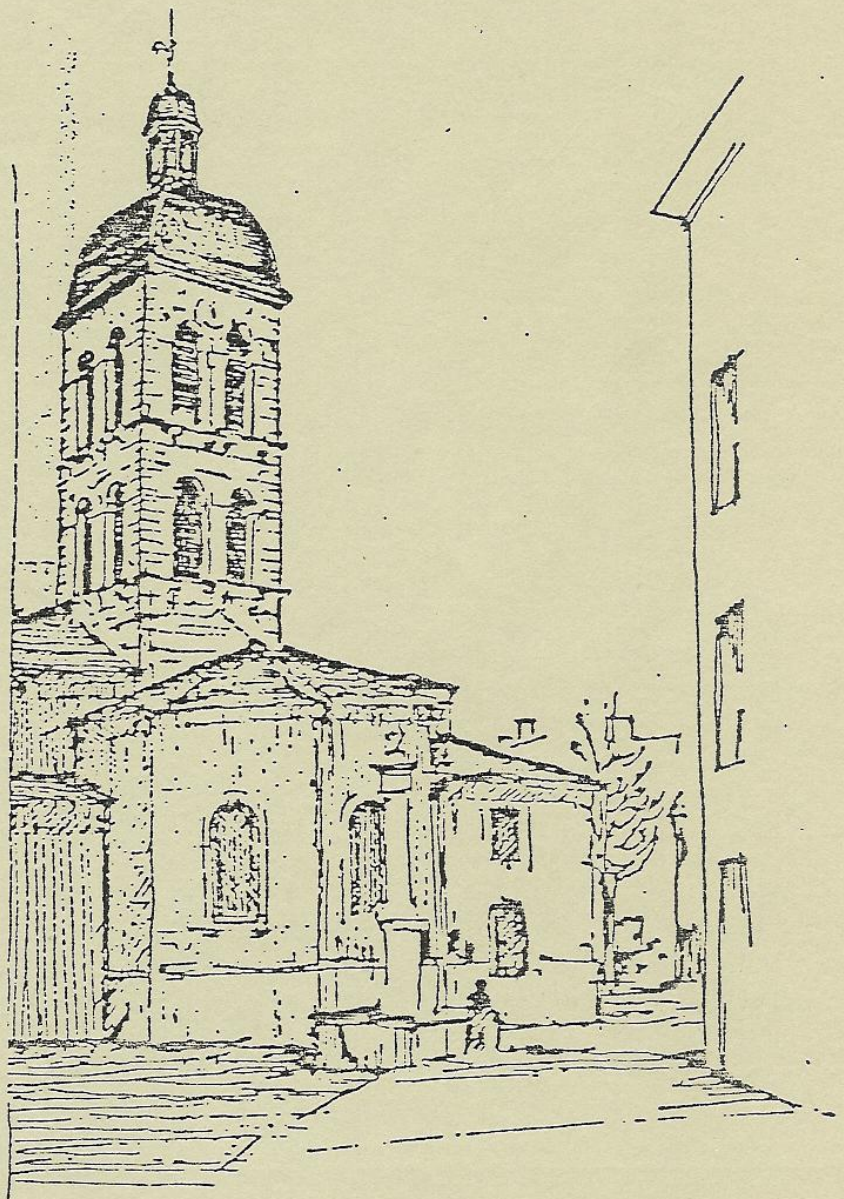
Chroniques Monistroliennes

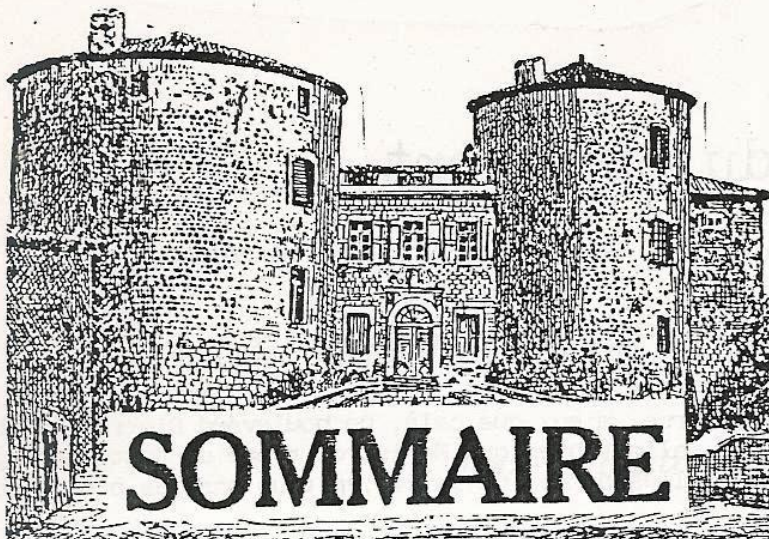
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL-SUR-LOIRE

TROISIÈME ANNÉE

n°9

PRINTEMPS 1986





TROISIEME ANNEE

n°9

PRINTEMPS 1986



Pages

2	Le billet du président ...	P.BONCHE
3	Aux origines du Collège de Monistrol. (1818-1828). (Présentation et notes de Ph.MORET)	abbé J.B.MICHEL
28	Quand on "prenait les eaux" à La Chapelle ...	Jean HERITIER
31	Les Fêtes régionalistes et félibréennes de Monistrol-sur-Loire.(1934).	X...
34	A notroun vezi de vè Mounistroou (poème en patois de Firminy, 1934)	A.BOISSIER
36	Les bistrots de Monistrol (4è épisode)	P.BONCHE et C.LAURANSON
40	En bref ...	

CHRONIQUES MONISTROLIENNES, Bulletin de la Société d'Histoire de Monistrol-sur-Loire. Parution trimestrielle. Directeurs de la Publication : Philippe MORET et Christian LAURANSON-Rosaz.

Prix au numéro : 18 francs. Abonnement-adhésion à la Société d'Histoire : 60 francs (résidents Monistroliens), 70 francs (non résidents, frais d'envoi inclus).

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE, pour la Mise en Valeur du Patrimoine Historique et Culturel de la Cité. Siège social : Chez le Secrétaire, La Rivoire-Basse, 43120 MONISTROL SUR LOIRE (71.66.00.36.) - Trésorerie : Le Flachat 43120 M.S.L. (71.66.50.08) Compte bancaire : CREDIT AGRICOLE MUTUEL S.E. n°17144784000.

le billet du président...

Enfin, nous avons une rue, mieux que celà, un boulevard Pierre VANEAU. Après 300 ans d'attente, il fallait bien que Monistrol rende un juste hommage à celui qui passa les plus belles années de sa vie, en tous cas les plus productives, dans notre cité.

Faut-il rappeler que, dès 1681 cet artiste travailla à la décoration du château et de son mobilier. Bien qu'il soit alors souvent au Puy près de son bienfaiteur Mgr de Béthune, son point d'attache resta Monistrol où, trois de ses enfants sont nés et où son épouse: Marie Hoctein a voulu habiter jusqu'à sa mort en 1709. Ne disait-on pas alors, en parlant de lui: VANEAU DE LA VILLE DE MONISTROL..

C'est donc bien un vrai Monistrolien qu'on a voulu honorer. Peut-être que les usagers du Gaz et de l' Electricité trouveront la note moins douloureuse, en lisant leur facture. Puisse celà y mettre un peu de poésie, du fait qu'elle sera émise depuis le boulevard portant le nom du grand artiste qui a contribué au renom de Monistrol et de son Ecole. Pendant 12 ans en effet, c'est toute une génération de jeunes sculpteurs qui ont appris leur métier sous sa direction, dans ce quartier du Château.

Cependant, nous sommes plusieurs, à la Société d' Histoire qui aurions préféré voir ce souvenir évoqué dans le quartier où il a vécu, parmi les nombreux écoliers qui fréquentent encore ces petites rues que lui-même arpentait, songeant peut-être à la composition des chefs d'oeuvres qu'il nous a laissés. Je pense, en particulier à ce magnifique rétable qui orne la Chapelle des Ursulines et qui fait la fierté des Monistroliens. Nous aurions aimé que le nom de VANEAU ne soit pas séparé de ses oeuvres et du lieu où elles ont été exécutées.

Nous avons suggéré que ce nouveau boulevard, situé à l'époque de Vaneau, en dehors de la Ville et loin de ses exploits, soit attribué à notre poète occitan, celui qui signait ses oeuvres: M.C. de la Pérouse, mais voilà, comme l'écrivait, avec beaucoup de sagesse, l'abbé CARROT, dans la fable du Renard et les Raisins:

..... quo éi ce que vous eichappo,
De rajhins verts, le Cia n'en reservo à chaqhü.
Shi sount trop verts, appeitens que mueïrissant
Shi sount trop n'hauts, chaut que nous en passessns.

..... c'est ce que nous ne comprenons pas
Les raisins verts, le Ciel en réserve à chacun.
S'ils sont trop verts, attendons qu'ils murissent
S'ils sont trop hauts, il faut que nous nous en passions.

Alors, attendons que le baptême d'une autre rue vienne perpétuer le souvenir d'un poète qui a su distraire ses compatriotes, en leur rappelant avec humour, la philosophie qui fait les sages.

Paul BONCHE

Aux origines du Collège de Monistrol (1818-1828)

UN TEMOIN RACONTE ...

Jean-Baptiste MICHEL 1802-1892

Nous publions ici un texte qui nous transporte au coeur de l'ancien collège ou Petit Séminaire de Monistrol, dans ses toutes premières années, autour de 1820. Nous les découvrons avec le regard d'un jeune homme tour à tour pensionnaire et surveillant: les deux positions qui font le mieux connaître l'intérieur d'une maison.

En 1891, âgé de 89 ans, l'abbé Jean-Baptiste Michel, curé de Saint-Just-Malmont depuis 36 ans, doyen d'âge de tous les curés du diocèse, se penche sur son passé et dicte à une nièce les souvenirs de sa longue vie.

Il en sort un document exceptionnel. Le vieux curé a encore toute sa tête, une mémoire précise et concrète. Il ne s'embarrasse pas de littérature. C'est un homme d'action qui se raconte. Sur le séminaire de Paris dispersé par la révolution de 1830, sur la vie d'un vicaire à Saint-Paulien, à Bas, aux Carmes du Puy, sur la création de la paroisse du Pertuis, dont il fut le premier curé, sur la vie d'un curé de campagne, bâtisseur, fondateur d'oeuvres, de chorales, d'écoles, sur les rapports avec les confrères, l'évêché, les municipalités dans la Haute-Loire du dix-neuvième siècle, ce témoignage de bonne foi est sans doute unique. Nous remercions très vivement notre sociétaire, M. Michel Crom, qui nous a communiqué une copie d'une version dactylographiée, laquelle a d'ailleurs fourni l'occasion de publications partielles depuis quelques années: le passage concernant le Pertuis dans l'Almanach du Renouveau en 1983, des extraits divers dans le Bulletin de la Société académique en 1984. Mais c'est l'ensemble du texte qui mériterait qu'on en procure une édition complétée de notes historiques. Espérons qu'elle se fera sans trop attendre.

Pour notre part, c'est le début qui nous intéresse, où l'abbé Michel raconte sa première éducation et les années passées au collège de Monistrol, entre 1818 et 1828 - à l'époque justement où cet établissement va devenir le Petit Séminaire, point fort de l'enseignement secondaire dans le nord-est du Velay, jusqu'à l'expulsion de 1906.

Or sur ces commencements du collège règne une irritante obscurité. Quelques épaves de ses papiers se trouvent dans le fonds Convers aux Archives départementales ou au Sacré-Coeur d'Yssingeaux. Mais nous devons l'essentiel de nos connaissances à la notice (inédite) de l'abbé Fraisse, rédigée vers 1875, complétée en 1913 par quelques documents réunis par l'abbé Vacher. Même l'abbé Fraisse, à un demi-siècle seulement des événements qu'il décrit, et ayant enseigné au collège dans les années 40, n'a pu s'appuyer que sur une documentation fragmentaire. Il a écrit après la mort de Pierre Montagnac (1865), dernier survivant des fondateurs. Sur de nombreux points, il est réduit à des hypothèses et avoue candidement son ignorance.



Ci-dessus à gauche: Mgr de Salamon, évêque de St-Flour et du Puy (1820-1823); il appela le père Coindre à Monistrol.

Ci-dessus à droite: le R.P. Rauzan, supérieur général des Missions de France; héritier du curé La Bruyère (+ 1820), il accomplit son vœu en mettant en rapport le P. Coindre et Mgr de Salamon.



Ci-contre: le père André Coindre (1787-1826), restaurateur du collège de Monistrol, fondateur des Dames de Jésus-Marie, fondateur des Frères du Sacré-Cœur, fondateur de la Société des Missionnaires du diocèse du Puy.

Et voici un texte qui fait brusquement surgir sous nos yeux la vie même de ce petit collège, avec ses élèves plutôt âgés et ses professeurs plutôt jeunes; son organisation encore simple, tout l'enseignement de chaque classe étant dispensé par un seul professeur; les préjugés géographiques transportés entre ses murs (Jean-Baptiste, natif de Raucoules, est solidaire de ses camarades descendus de la montagne et méfiant à l'égard de tout ce qui vient d'Yssingeaux ou du Puy...); l'importance que prennent pour ces perpétuels internes les très rares sorties, occasions de pittoresques incidents; la distinction, typique de nos régions, entre les pensionnaires (nourris et logés) et les "caméristes" (logés seulement) - une distinction qui a subsisté jusque vers la guerre de 1914.

Quant à l'histoire particulière du collège de Monistrol, notre document confirme avec éclat la transformation qu'y a opérée l'arrivée de l'abbé Coindre. Le jeune Michel a connu le collège avant et après sa reprise en main par ce véritable chef d'entreprises spirituelles: ce n'est plus le même collège.

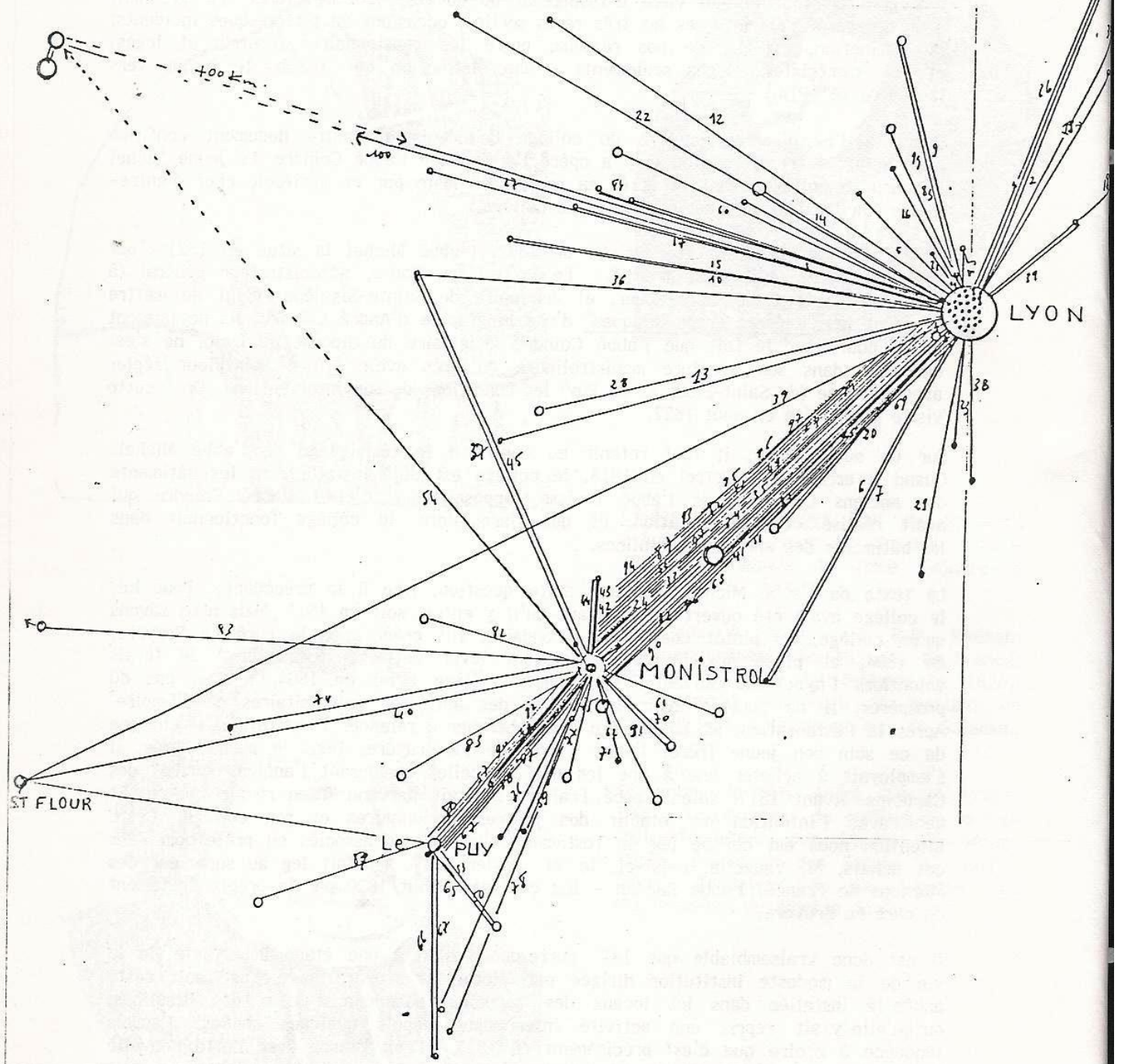
L'abbé Fraisse a daté cette arrivée de 1822. L'abbé Michel la situe en 1821: tout porte à croire qu'il s'est trompé. Le Frère Jean Roure, administrateur général (à Rome) des Frères du Sacré-Coeur, et originaire de Sainte-Sigolène, vient de mettre au point les "Repères chronologiques" d'une biographie d'André Coindre. Ils ne laissent aucun doute sur le fait que l'abbé Coindre, originaire du diocèse de Lyon, ne s'est embarqué dans son aventure monistrolienne qu'après avoir été à Saint-Flour régler avec l'évêque (de Saint-Flour et du Puy) les conditions de son intervention. Or cette visite s'est faite en août 1822.

Sur un autre point, il faut retenir au contraire le témoignage de l'abbé Michel. Quand il arrive à Monistrol en 1818, le collège est déjà installé dans les bâtiments des anciens Capucins. Or l'abbé Fraisse supposait que c'était l'abbé Coindre qui avait réalisé cette installation, et que, jusqu'alors, le collège fonctionnait dans les bâtiments des anciennes Ursulines.

Le texte de l'abbé Michel pose une autre question, liée à la précédente. Pour lui, le collège avait été ouvert un an avant qu'il y entre, soit en 1817. Mais nous savons qu'un collège, ou plutôt une école secondaire, fut créée, par le curé La Bruyère, en 1804, et placée aux Ursulines. Comment lever cette contradiction? Je ferais volontiers l'hypothèse suivante. Le premier collège celui de 1804, n'avait pas dû prospérer; il ne pouvait avoir le soutien des autorités universitaires de l'Empire. Après la Restauration, M. La Bruyère a pu chercher à relancer l'institution; il chargea de ce soin son jeune frère, l'abbé Victor de La Bruyère. Dans le même temps, il s'employait à acheter une à une les neuf parcelles composant l'ancien couvent des Capucins. Avant 1817, selon l'abbé Fraisse, il était parvenu à en réunir quatre. Et ceci avec l'intention d'y établir des prêtres-missionnaires et son collège. Cette intention nous est connue par le testament d'un de ses associés ou prête-nom dans ces achats, M. Vauzelle: celui-ci, le 21 janvier 1817, en fait leg au supérieur des Missions de France, l'abbé Rauzan - leg confirmé début 1820 par le propre testament du curé La Bruyère.

Il est donc vraisemblable que 1817 corresponde bien à une étape importante de la vie de la modeste institution dirigée par Victor La Bruyère: qu'elle se soit cette année-là installée dans les locaux des Capucins, abandonnant ceux des Ursulines; ou qu'elle y ait repris une activité interrompue depuis quelques années. J'aurais tendance à croire que c'est précisément en 1817, et en liaison avec cette nouvelle installation, que l'abbé Victor La Bruyère fut placé à la tête du collège; on voit que c'est alors seulement qu'il se préoccupa d'obtenir le grade - alors prestigieux - de bachelier: il l'obtint en 1818.

LES VOYAGES DU PERE COINDRE



N.B. Chaque trait représente un aller et retour; les chiffres représentent approximativement l'ordre de ces déplacements. On voit l'importance que l'axe Lyon-Monistrol a pris pour le père Coindre à partir de 1822 (40ème voyage). Les déplacements se faisaient à pied ou en diligence ; il fallait une journée pour aller en diligence de Lyon à Monistrol.

TABLEAU EMPRUNTE A L'ETUDE DU FRERE JEAN ROURE
"ANDRE COINDRE: REPERES CHRONOLOGIQUES"

Si l'abbé Michel situait en 1821 l'arrivée du père Coindre, c'est qu'il reliait (indûment) le souvenir de ce personnage à une certaine réanimation du collège, bien réelle dès cette année-là. Il avait fallu loger une partie des internes - les caméristes - à l'hôpital. Et nous savons que la location du château des évêques, où les internes devaient trouver asile pendant une dizaine d'années, effective en 1822, avait été préparée par des particuliers amis du collège, qui l'avaient loué pour leur compte en 1821. Ce sont là des indices que l'arrivée de Coindre à l'automne 1822 ne fut pas quelque chose d'aussi soudain qu'on l'avait cru. La préparation dut se faire par des échanges de correspondance entre les trois points d'un vaste triangle: Saint-Flour, où Mgr de Salamon se demandait comment attirer des missionnaires en Haute-Loire et comment combler le grand vide ouvert à Monistrol par la mort subite du curé La Bruyère, fin 1820; Paris, où l'abbé Rauzan, grand "patron" de la Mission de France, avait hérité, par cette mort, d'un demi-couvent et d'une dette morale également encombrants; et Lyon, où Rauzan, qui y avait oeuvré, savait pouvoir trouver de bons ouvriers et la solution de son problème: ce fut Coindre. J'imagine que Mgr de Salamon avait comme première idée de baser ses missionnaires au Puy. Mais il y avait ces bâtiments acquis par la ténacité de La Bruyère, et déjà une ébauche de collège; et Monistrol, plus proche de Lyon, convenait mieux à l'abbé Coindre. Cette convergence d'intérêts donna donc son Petit Séminaire à Monistrol.

Pourrons-nous un jour vérifier ces hypothèses et éclairer toutes ces obscurités ? Ce ne sont pas les souvenirs de jeunesse de l'abbé Michel qui pouvaient y suffire. Mais il est remarquable que tout ce qu'ils nous apprennent de nouveau trouve place aisément dans le puzzle incomplet de nos connaissances. C'est bien le signe d'un témoignage fiable.

Revenons donc à notre témoin. Entré en 8ème à 16 ans, en 1818, Jean-Baptiste Michel achève sa philosophie sept ans plus tard, en 1825. Mais déjà la direction l'a mis à l'épreuve comme surveillant de l'étude et du dortoir des caméristes. Il y réussit bien et elle lui confie, dans la foulée, une classe de septième, puis de cinquième. Il sera ainsi trois ans professeur, avant même de confirmer sa vocation sacerdotale et d'entrer au grand séminaire. C'est là une pratique qui peut étonner, mais qui ne fait que reprendre la méthode des Oratoriens au 18ème siècle. Cette sorte de noviciat leur assurait un corps enseignant relativement jeune. Beaucoup de ces "novices" n'entraient pas, au bout du compte, dans la congrégation. Ce sera d'ailleurs le cas de Jean-Baptiste, qui finira par choisir le ministère paroissial.

On verra aussi dans les pages qui suivent comment l'abbé Michel parle de sa propre vocation. Avec la plus grande honnêteté intellectuelle, il confesse que son volontariat pour le sacerdoce fut pour lui, à 14 ans, surtout un moyen d'entrer au collège. On voit ainsi clairement le lien qui existait alors, dans les familles paysannes, entre cléricature et éducation en bonne et due forme.

Mais cette éducation encadrée n'est pas la seule. Jean-Baptiste Michel appartient à une lignée paysanne aisée: son grand-père paternel possédait trois domaines, à Raucoules et à Dunières. Or il avait aussi une bibliothèque et avait acheté l'Encyclopédie. Son père n'avait pas fréquenté d'école, semble-t-il, mais sa mère avait été instruite chez les Bernardines de Montfaucon. Bref, cette famille avait une tradition culturelle, et l'on lira avec intérêt comment elle organisait l'instruction des enfants, avec des précepteurs itinérants, qu'elle prêtait aussi aux voisins moins fortunés. Ce système n'était pas mauvais, puisque Jean-Baptiste lisait le Télémaque tout en gardant les vaches.

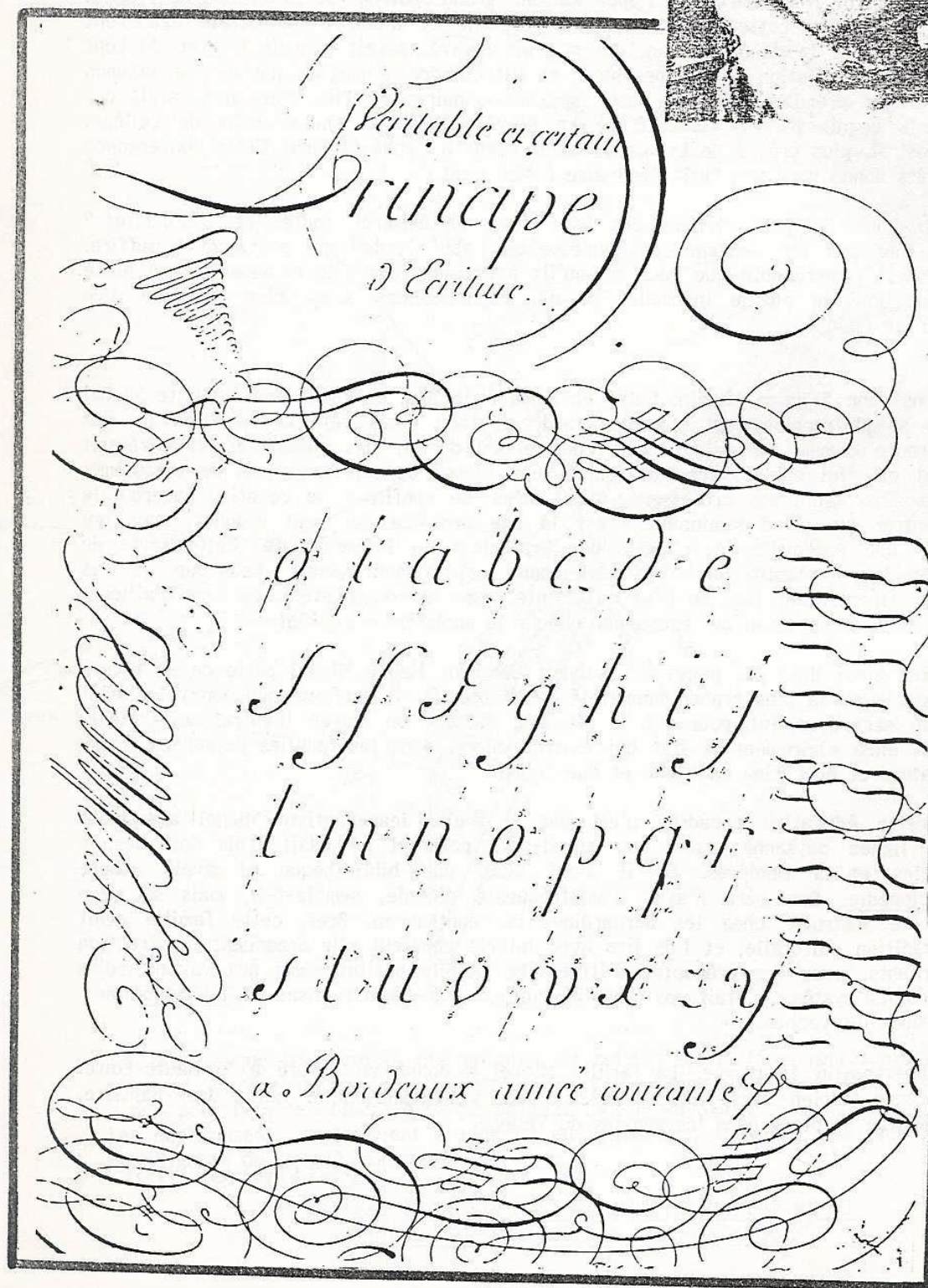
Mais laissons-lui la parole. La famille Michel a donné un député à la Haute-Loire: le docteur Adrien Michel (1844-1932). Mais son grand-oncle, notre Jean-Baptiste, mérite aussi sa place dans les annales du Velay.

Philippe Moret

Ci-contre: Précepteur et son élève
sous la Restauration.

Le sous-officier Fuvel portait-il
aussi une vieille tunique
de hussard ?

Ci-dessous: page d'écriture



souvenirs...

souvenirs...



PRECEPTEURS DE CAMPAGNE

Je savais à peine lire et cependant je comprenais ce que je lisais. L'instruction que nous avions, moi et mes frères, était bien sommaire ; elle nous avait été donnée par des jeunes gens qui venaient des Hautes-Alpes. Mon père leur donnait le logement et la nourriture ; dès le matin, ils nous donnaient une leçon de lecture et nous marquaient en grosses lettres quelques modèles d'écriture, puis ils se rendaient dans les villages voisins donnant à d'autres enfants les mêmes leçons. Après ces deux premiers maîtres, nous fûmes confiés à un nommé Morel, brave homme et bon chrétien ; il avait même quelques notions latines. Sur l'avis de ma mère, mon frère Jacques, alors âgé de 11 ans, essaya d'étudier le latin. Son intelligence et son grand jugement, son application enfin l'aurait certainement fait réussir, car ce devait être le plus intelligent d'entre nous, mon frère Jacques. Pour moi, plus jeune que lui de quatre ans, on voulut aussi me mettre au latin.(1). Je me souviens que nous étions l'un et l'autre consignés dans une petite chambre où il y avait une commode, quelques gros volumes de la bibliothèque de mon grand-père, et un pupitre sur lequel mon frère étalait le gros volume, puis après m'avoir affublé d'un tablier, et d'une vieille robe de ma mère en guise d'ornement, je singeais les cérémonies de la Sainte Messe. Un jour où j'étais dans cet accoutrement, nous entendîmes venir notre maître. Je n'eus rien de plus presser que de me cacher dans un lit qui se trouvait dans l'appartement. Le bon Morel, notre maître, essaya, mais en vain, de m'atteindre avec sa cravache.

Mon frère Jacques faisait des progrès assez rapides. Pour moi, ne sachant trop où l'on voulait me mener avec rosa la rose et les autres mots contenus dans les déclinaisons du rudiment. Nous en étions là, lorsque nous eûmes la visite des enfants Souvignet, nos voisins. Monsieur l'abbé Salichon interrogea ma mère sur les progrès que nous faisons. Ma bonne mère répondit en plaisantant que nos progrès étaient forts, puisqu'il y en avait déjà un qui disait la messe. J'étais orgueilleux et cette plaisanterie me choqua tellement que je ne voulus plus entendre parler du latin. Mais à l'âge de quatorze ans, je fus placé sous la direction d'un nommé Fuvel, sous-officier en retraite

après la chute de l'Empire (2). Mon père l'ayant rencontré à Montfaucon ne sachant que devenir, vu qu'il n'avait pas de pension de retraite, l'engagea à venir donner quelques leçons à ses enfants moyennant la table et le logement. Ce brave sous-officier, me reconnaissant quelques moyens, m'engagea à reprendre le latin, mais je me sentais plutôt porté à l'état militaire qu'à l'état ecclésiastique. J'avais entendu chanter le Te Deum à l'église pour célébrer les victoires de la patrie et, tout enfant que j'étais, je me sentais porté vers l'état militaire et je me berçais d'un glorieux avenir.

Un soir, étant tous réunis autour du foyer paternel, ma bonne mère, pieuse et animée d'une foi vive, exprima le désir que quelqu'un de ses huit enfants embrassât l'état ecclésiastique. Sur l'avis de mon instituteur et par une petite supercherie de ma part que je me reproche, je feignis de consentir aux désirs de ma mère pourvu qu'on voulût m'envoyer au collège. Il en fut ainsi décidé, mais je dus subir une épreuve de deux ans et pendant cette épreuve je continuai à garder les troupeaux de mon père et à me livrer à tous les travaux agricoles selon mes forces et mon adresse. Ce ne fut qu'en 1818 que mon départ pour Monistrol fut décidé et accompli(3).

SEIZE ANS EN HUITIEME

Ma mère me prépara un trousseau bien primitif, mais suffisant : quelques chemises, un ou deux mouchoirs de poche, une cravate, quelques chaussettes, une paire de souliers que j'avais à mes pieds, une paire de sabots, une cloître dite balufière (4), quatre draps de lit, deux couvertures, un traversin, un habit de rechange. Le tout fut installé sur la jument de la maison harnachée d'une barde.

Mon frère Etienne dut m'accompagner avec un condisciple appelé Jean Vérot, des Lardons (5) ; ce dernier était accompagné par son père et dans le même attirail que le nôtre.

Arrivé à Monistrol je me trouvai en présence de jeunes élèves jusque là inconnus (6) ; je vis leurs regards se fixer sur moi, ce qui m'intimida un peu.

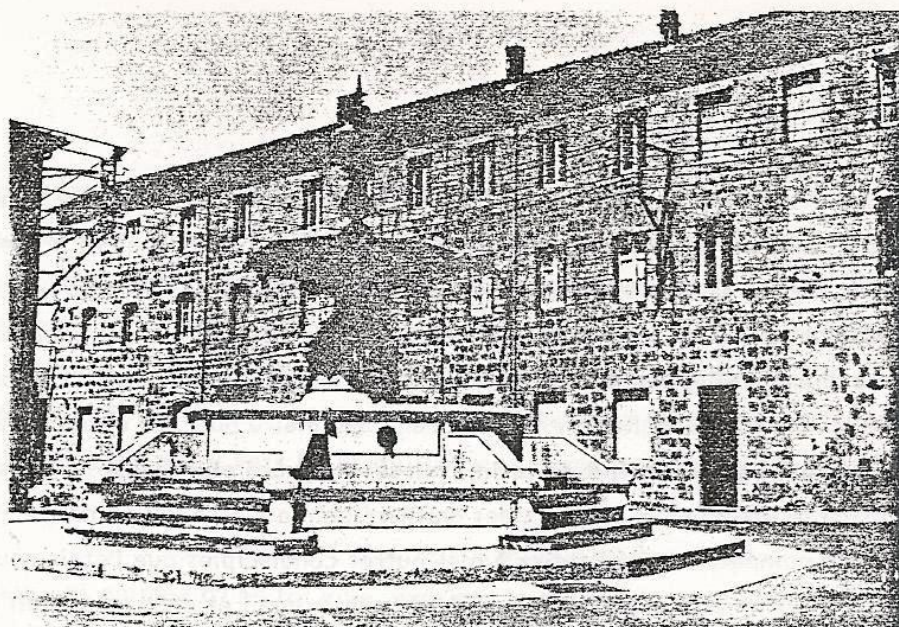
Ce petit pensionnat, qui n'avait alors qu'une année d'existence, venait d'être fondé par le vénéré M. Labruyère, curé de Monistrol et Grand Vicaire de Saint-Flour ; il était placé sous la direction de son neveu Victor de la Bruyère (7).

Nous avions quatre professeurs et un surveillant ; M. Rey, plus tard secrétaire de l'Evêché, professeur de 1^{ère} classe ; M. l'abbé Freycinet professait la 4^{ème} et la 8^{ème} ; M. Pandreau la 3^{ème} et la 7^{ème} (8) ; M. Léonard surveillant : c'était un ancien domestique de M. Lafressange (9) ; n'ayant fait que quelques mois de latin avec M. Pelletier, de Saint-Didier, il fut chargé de la classe de 8^{ème} en l'absence de M. Freycinet, obligé d'aller au Grand Séminaire pour les ordinations. Notre professeur M. Léonard, en fait de latin, n'en savait guère plus que ses élèves et sous sa direction je fus presque toujours des derniers de ma classe, au point que j'entendis un jour mon compatriote Vérot dire à mes autres condisciples que j'étais pour eux un obstacle à leurs progrès. Ce propos blessa mon orgueil et dans mon dépit j'arrosais mon lit de larmes ; faute d'explications, je ne comprenais pas où l'on voulait me mener avec des conjugaisons et des déclinaisons, et puis mon écriture était très primitive : à peine si elle était lisible.

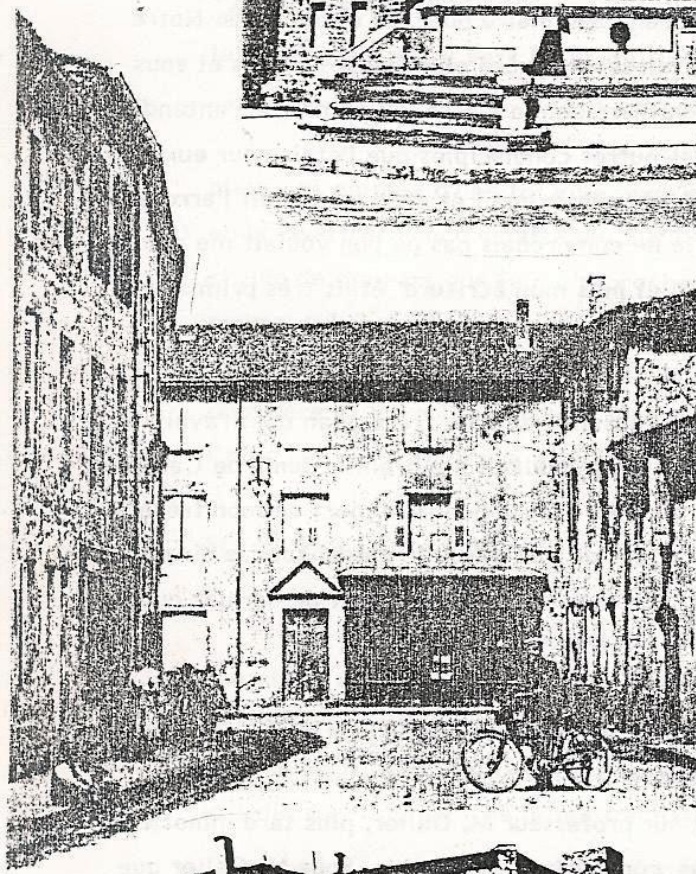
Un autre sujet d'ennui était l'absence de mon frère Jean qui m'avait promis de venir me rejoindre et que j'avais laissé malade ; le premier lundi de Carême, jour de foire à Monistrol, mon père vint me voir et m'annonça la mort de mon frère bien aimé ; après avoir versé toutes les larmes de mes yeux, je passai sous la direction de M. Pandreau (10), ce dernier nous fit composer en orthographe et, de dernier que j'avais été, je fus premier.

Ce succès et les encouragements de mon nouveau professeur me poussèrent à tenir le premier rang de ma classe jusqu'à la fin de l'année ; la seconde année je passai de 7^{ème} en 6^{ème} et 5^{ème} ; j'eus pour professeur M. Galier, plus tard minotier ^(10 bis) à Aurec, excellent professeur dont je sus conquérir la sympathie. Sous M. Galier que nous aimions beaucoup, nous fîmes de grands progrès, non seulement sous le rapport de l'étude et du latin, mais encore en histoire, en géographie et surtout en politesse. Nos quatre condisciples, dont j'étais l'ainé par l'âge et par mon application en étude, me consultaient quelquefois sur les difficultés qu'ils rencontraient dans la traduction des versions latines ; ces petits services rendus me valurent un attachement qui dura jusqu'à la mort.

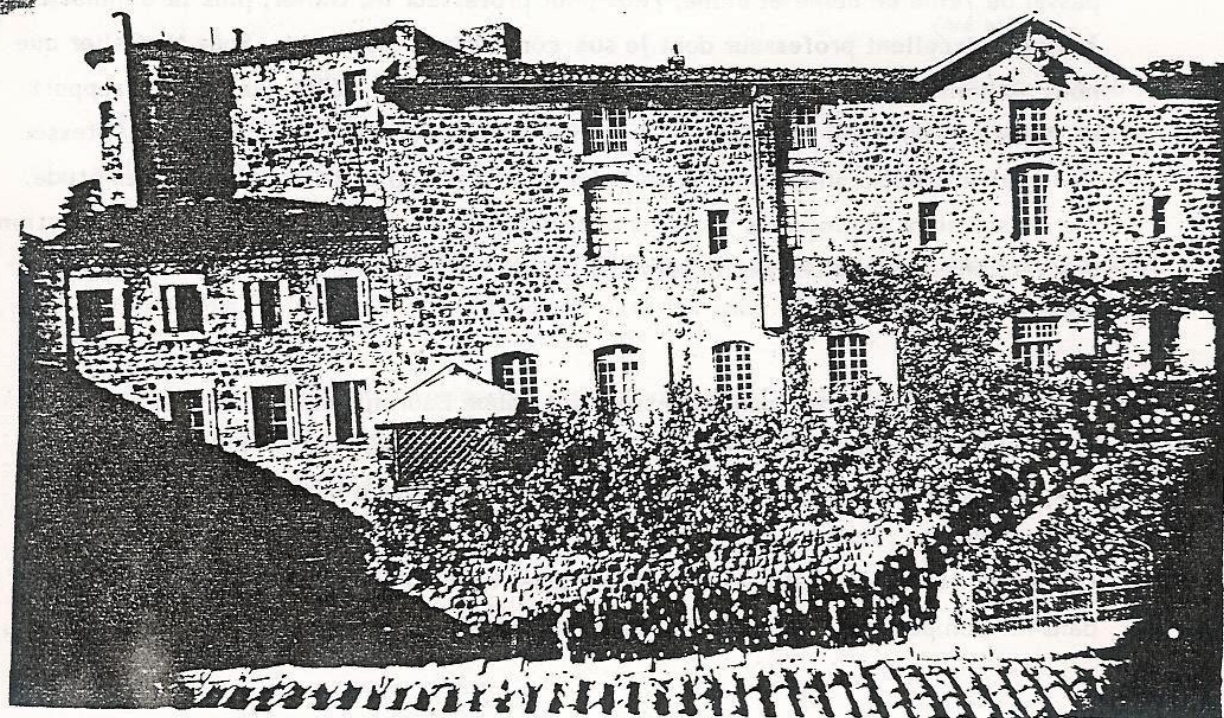
En 4^{ème}, mon professeur fut l'abbé Laurent, mort plus tard curé de Valprivas, près Bas. C'était un saint prêtre, mais très peu fort en latinité : sous lui ma plus forte place en composition fut 5^{ème}. Cette année la classe de 4^{ème} était plus nombreuse : outre les cinq élèves de la 5^{ème} figurait en plus M. Demeure et Charreyre (11), élèves studieux et assez forts. Cette place modeste que j'occupais dans les compositions n'empêcha pas qu'aux compositions des prix, à la fin de l'année,



Ci-dessus: La façade du "Petit Séminaire" (ancien couvent des Capucins), telle que la remania le père Coindre vers 1824. La croix de la mission Coindre (1823) s'élevait primitivement à l'emplacement de la fontaine Néron.



Ci-contre: L'ancien hôpital et sa pharmacie, vus de la rue de Chabron; les caméristes y furent abrités en 1821-1822. Démoli pour faire place à l'école primaire publique (1912).



Ci-dessous: Le château épiscopal vu du midi: les pensionnaires du collège y logèrent depuis 1822 jusque vers 1831.

corrigées par tous les professeurs et par M. Victor de la Bruyère, j'eus le premier prix de thème et de version.

Arrêtons-nous là et disons un mot sur ma manière d'être dans le pensionnat. J'étais ce qu'on appelle camériste (12) ; on nous donnait la soupe, et le menu de nos repas était à peu près l'ordinaire de la famille : un peu de lard, du saucisson, des œufs, du fromage, un peu de beurre, et quand ces provisions étaient finies j'avais un ami, appelé Galland, qui voulait bien me partager les siennes ; c'était mon petit cousin ; nous avons fini par faire table commune. Pour notre pain, mon père confiait un sac de farine passée au bluteau, au boulanger Civier qui nous fabriquait d'excellent pain. En 5ème ou en 4ème je fus mis en pension, ainsi que mon ami Galland.

LE COLLEGE DE M. COINDRE

En 1821, le petit collège de Monistrol subit une grande réforme. M. Coindre, de la maison des Chartreux de Lyon (13), vint prendre la direction et désormais chaque classe eut son professeur. M. Romain Montagnac fut nommé directeur immédiat ; MM. Marcon et Rivet furent chargés de la 4ème et de la 5ème ; en 3ème j'eus pour professeur M. Benoit, prêtre, homme pieux et plein de bienveillance pour ses élèves ; M. Pandreau que j'avais eu en 8ème fut chargé des humanités ; M. Pierre Montagnac, frère de Romain, fut professeur de rhétorique et M. Bonneton professeur de philosophie et de logique (14).

Ces améliorations connues amenèrent un grand nombre d'élèves de tout âge et de toute condition, du Puy, de Saint-Etienne, voire même de Lyon, au point que le monastère des Capucins se trouva trop petit pour les recevoir. Les élèves de la localité furent obligés de loger et de vivre chez leurs parents. Les internes furent divisés en deux sections : pensionnaires et caméristes. Ces derniers furent consignés dans l'hôpital de Monistrol et les pensionnaires assez nombreux restèrent encore une année dans la maison des Capucins. L'année suivante M. Coindre, qui ne reculait devant aucune difficulté, ni devant aucune dépense, réforma de fond en comble les bâtiments qui font face à la place qui s'étend jusqu'au château de l'Evêque. Jusque-là, le rez-de-chaussée, ancienne écurie, servait de salle d'étude et au-dessus était le dortoir (15).

Monsieur Léonard, dont le talent spécial pour la surveillance était connu, continua à occuper cette charge. Le personnel des domestiques fut également réformé : au lieu de la vieille domestique du nom de Jeanne-Marie Tarare, qui nous faisait une cuisine des plus ordinaires, nous eûmes des frères de la congrégation naissante du

(?)
Projet de Statuts

de la congrégation Clercs réunis à Monistrol (Eure)
sous le nom du Sacré-Cœur de Jésus

De la fin de la congrégation

Art.

titre 1^{er}

1^{er} La congrégation des Clercs réunis à Monistrol sous le nom du Sacré-Cœur de Jésus a pour but la sanctification des ses membres et le salut du prochain par l'éducation chrétienne de la jeunesse et la prédication de l'Evangile.

Nous soussignés après avoir examiné le présent projet de Statut désirons qu'ils soient confirmés par Monseigneur l'évêque du Puy et nous le supplions humblement de vouloir les munir du sceau de son approbation afin de pouvoir au plutôt nous constituer en congrégation selon leur teneur Monistrol l'évêque le douze décembre de l'année mil huit cent vingt quatre.

Coindre
sup
R. Montagnac
prêtre

Montagnac
cadet prêtre

Benoit
prêtre
Gatty
prêtre

LES DEUX MISSIONS DES PRETRES MISSIONNAIRES DE MONISTROL:

EDUCATION ET PREDICATION

"La congrégation de Clercs réunis à Monistrol sous le nom du Sacré-Cœur de Jésus a pour but la sanctification de ses membres et le salut du prochain par l'éducation chrétienne de la jeunesse et la prédication de l'Evangile.

Nous soussignés, après avoir examiné le présent projet des statuts, désirons qu'ils soient confirmés par Monseigneur l'évêque du Puy et nous le supplions humblement de vouloir les munir du sceau de son approbation afin de pouvoir au plutôt nous constituer en congrégation selon leur teneur.

Monistrol l'évêque, le douze décembre de l'année mil huit cent vingt quatre."

Signé: Coindre, sup.; R. Montagnac, prêtre; Montagnac cadet, prêtre; Benoit, prêtre; Gatty, prêtre.

Sacré-Cœur : cuisinier, sommelier, marmiton, balayeur, tous braves gens, mais d'une éducation assez primitive. La lingerie était confiée à des sœurs du Sacré-Cœur que M. Coindre avait fondé à Lyon (16) ; plus tard elles portèrent le nom de Dames de Jésus-Marie.

Les promenades des élèves qui avaient lieu deux fois par semaine étaient dirigées et surveillées par un surveillant et un professeur. La discipline, sans être trop sévère, se maintenait d'une manière bien régulière.

En 1822, M. Coindre obtint je ne sais comment pour les pensionnaires le palais épiscopal avec jardin et tarrasses (17), et ce fût là que je passais les dernières années de mes études.

LA BANDE JOYEUSE

Sous mon professeur M. Benoit, je fis une bonne classe de 3ème et en 1822 je montais en 2ème. J'avais alors pour professeur le bon et bien aimé M. Pandreau. Je continuais à occuper le premier rang de ma classe ; je luttais avec Charreyre, Hippolyte Demeure et un nommé Bouilhol, de Saint-Maurice, jeune homme d'une rare capacité et d'un bel avenir. Je primais en français et dans les autres compositions j'étais 2ème et 3ème et rarement au-dessous de 4ème, et à chaque distribution des prix j'étais couvert de lauriers honorifiques. J'étais un des mieux goûtés de ma classe ; nous nous étions liés d'une amitié intime avec Ferdinand Quioc (18), élève de ma classe, et en 4ème avec M. James du Peloux, comte de Saint-Romain (19), qui m'a honoré de son amitié jusqu'à sa mort.

Il s'était formé parmi les pensionnaires une bande, appelée bande joyeuse, composée de quelques ponots et yssingelais ; ils faisaient bande à part et molestaient quelquefois les bons élèves qui ne partageaient par leurs manières de voir et d'agir. Mes forces physiques et mes manières de voir différentes me placèrent en quelque sorte comme un des remparts à leurs mesquines vexations. Je me souviens qu'un jour ils avaient cerné dans un coin de la terrasse du château un nommé Cuissinel, mort curé dans la Nièvre. Fort heureusement pour ce dernier, les besoins du jeu auquel je me livrais me rapprochèrent de la fameuse bande et là, un gourdin à la main, dont je me servais pour jouer à la caille,^(19bis) je me portai fièrement devant eux et puis, les ayant mesurés d'un regard qui n'annonçait pas la frayeur, ils se dispersèrent et laissèrent mon camarade indemne. Une autre fois, mon ami Ferdinand Quioc vint se réfugier auprès de moi, me priant de la défendre contre les obsessions d'un nouvel élève sorti

du lycée de La Flèche. Je le repoussai en le priant de laisser mon protégé tranquille ; il me traita de manant. Sans lui répliquer, je lui pose la main au collet et ce héros d'un nouveau genre, je l'étendis à mes pieds : c'était de Chabron, général en herbe (20).

Il existait au milieu du jardin du château, qui nous servait de terrasse, un vaste bassin desséché, ^(20 bis) mais où les jeunes enfants pouvaient tomber et se faire du mal. Le digne M. Montagnac, notre supérieur, me prit à part et me demanda si je ne voudrais pas me charger de combler le vaste bassin en question et, pour me décider, il me promit un jour de vacance sans études, à moi et à ceux qui voudraient m'aider dans cette entreprise. Le traité fut conclu et je recrutai, parmi mes condisciples les plus forts, une douzaine qui se mirent à m'aider aussitôt : nous nous procurâmes les outils nécessaires, brouettes, pioches, etc. Les matériaux, nous allions les prendre dans une annexe du château, grand bâtiment composé de 4 murs. A chaque récréation, toujours à la tête de l'entreprise, nous nous mettions à l'ouvrage : les uns piochaient, les uns chargeaient les brouettes avec leurs pelles, les autres les conduisaient chargées à leur destination. Au bout d'une quinzaine mon entreprise fut terminée à la grande satisfaction de mon supérieur. Dès lors il fut question de choisir notre jour de grand congé et de promenade. De concert avec M. Pandreau, mon professeur d'humanité (21), nous choisîmes un premier mardi du mois dans la belle saison et ce fut Randon, près St-Didier, ^(21 bis) campagne de M. de Lafayette, dont trois fils étaient nos condisciples ; pour les frais du banquet nous souscrivîmes une petite somme : ce fut l'hôtel Verdié qui en fournit le menu.

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

Nous partîmes joyeux et contents, conduits par M. Pandreau et un nommé Nicolaï, maître de dessin (22). Tout se passa bien, jusqu'à un moment avant le départ. Il était resté quelques bouteilles pleines et l'un d'entre nous, ponot d'origine (23), voulut essayer de les vider, ce qui l'entraîna dans une ivresse complète. Le bon M. Pandreau, qui nous avait quittés pour aller solder la dépense, fut fort irrité en apercevant l'ivrogne. Je fus chargé avec M. Hippolyte de Chabron, le frère du général, à peu près de ma force, de le conduire titubant jusqu'à la Seauve. Là notre anxiété devint de plus en plus vive : comment conduire en effet jusqu'à Monistrol un homme qui se tenait à peine debout ? Fort heureusement, un nommé Rivière de Montfaucon qui se rendait à Monistrol pour chercher du pain blanc, ayant son tombereau vide, consentit à transporter notre ivrogne jusqu'à Monistrol. Nous l'étendîmes dans son tombereau comme un habillé de soie (24) et il le conduisit jusqu'à l'hôtel Favier.

Sans ce fâcheux incident, nous serions retournés au collège joyeux et contents. Pendant le trajet, M. Padreau, qui avait pris sur lui la responsabilité de cette promenade, eut un moment d'emportement et il adressa au maître de dessin Nicolaï, qui aurait dû le remplacer pour la surveillance pendant son absence, des reproches violents et bien mérités et même il alla jusqu'à le frapper légèrement avec une badine. Ce dernier, italien d'origine, s'emporta à un tel point que je fus obligé d'intervenir pour le calmer et cet emportement, malgré mes exhortations, dura jusqu'au lendemain.

Arrivés à Monistrol, nous installâmes notre compagnon ivre-mort. Je lui fis ingurgiter avec une cuiller, en lui desserrant les dents, un peu de thé et je continuai avec un nommé Denis de Lyon à veiller près de notre malade. Il semblait cuver son vin bien tranquillement, lorsque tout à coup il se mit à rêver qu'il se battait avec les Espagnols ; il se battait vaillamment et à chaque coup il abattait un ennemi ; les demoiselles et les domestiques de l'hôtel Favier riaient de cette prétendue vaillance, prêts à se tenir le ventre. Puis, lorsque nous le vîmes calme, nous l'emportâmes à force de bras dans un lit qu'on lui avait préparé et, le voyant tranquillement endormi, nous nous rendîmes au château. Là le portier, frère Baptiste, nous attendait et nous engagea à quitter notre chaussure et de (sic) marcher bien doucement en passant devant la chambre de M. Montagnac, et nous nous rendîmes ainsi dans notre lit. Ces différents incidents m'avaient grandement agité ; je songeais au moyen de pouvoir réintégrer notre compagnon sans que le Supérieur en eût connaissance, mais vers le point du jour je vis passer devant mon lit la brebis égarée, ramenée au bercail par Nicolaï, maître de dessin, dont à force d'instances j'étais parvenu à apaiser la colère la veille.

Tout allait au mieux lorsque, un dimanche, les élèves pensionnaires, après l'office de Vêpres, se trouvant tous réunis devant la porte de la chapelle, M. Montagnac, toujours perspicace, aperçut les filles de l'hôtel Favier riant et ayant les yeux braqués sur notre ivrogne. M. le Supérieur vint à moi et me demanda s'il n'était rien arrivé à un tel. Je ne voulais pas diffamer et je ne voulais pas mentir ; enfin je répondis qu'ils pouvaient bien se faire qu'il fût arrivé quelque chose de fâcheux à mon camarade Benoît, mais que ces filles de cabaret s'amusaient de rien.

SURVEILLANT POUR 30 FRANCS

J'étais parvenu en philosophie (1825). M. Coindre et M. Montagnac me firent appeler ainsi que Ploton, Quioc des Chaneaux, Mutuon (25) et nous demandèrent si nous consentirions à entrer dans la congrégation du Sacré-Cœur. Je répondis que

cela méritait réflexion ; ils me prièrent alors de me charger de la surveillance des caméristes, qui étaient au nombre de 85. La surveillance me répugnait un peu ; toutefois j'acceptai, et voici à quelques conditions : on devait me fournir mes vêtements complets composés d'une soutane et je devais partager la table des autres professeurs, et on me promit 30 Francs pour passer mes vacances.

Parmi les jeunes élèves dont j'avais la surveillance, la plupart étaient de mon âge ou plus âgés que moi ; je me portais au milieu d'eux comme primus inter pares (le premier parmi mes égaux), me mêlant à leurs jeux et ne montrant à leur égard aucune morgue : j'eus bientôt gagné leur estime et leur affection. J'étais asservi à cette surveillance de jour et de nuit ; je ne quittais ma surveillance que pour la classe du matin et du soir : j'eus d'abord pour professeur de philosophie M. l'abbé Bonneton et plus tard M. Montagnac. Je couchais dans le dortoir des caméristes ; pendant la nuit j'étais quelquefois réveillé par un somnambule qui rêvait tout haut : un jour je l'entendis crier à tue-tête : "Djin Massaux n'a pas vedju lar ibre ou soun lou nou de las villas" ; un autre jour il interpellait son père lui demandant s'il fallait aller combler le fumier, puis, tout content du travail qu'il avait fait en dormant : "O payre, avisa chaquoué pas bien travaillo per un péchi d'homme comma iar". (26)

Ma surveillance marchait si bien que M. Coindre m'en félicita bientôt et me proposa de nouveau d'entrer dans la congrégation des missionnaires du Sacré-Cœur. J'y consentis.

A la fin de l'année, riche de mes 30 Francs, nous décidâmes avec MM. Pandreau, Quioc, Ploton d'aller visiter la ville de Lyon. Nous partîmes tous les quatre pendant la nuit, à pied, le bâton à la main, et nous arrivâmes ainsi à Saint-Etienne vers les premières heures du jour. Là nous délibérâmes où nous pourrions nous restaurer ; M. l'abbé Ploton, à qui l'on avait donné le sobriquet de "Grand Cerf", fut le premier à apercevoir un hôtel qui portait ce nom ; ce fût là que nous prîmes un modeste déjeuner, et ainsi restaurés nous continuâmes notre voyage jusqu'à Lyon par les chemins les plus courts, nous contentant de quelques instants de repos et de quelques légers aliments pour nous soutenir.

A Lyon nous visitâmes les principales églises, Loyasse, le Café des mille colonnes, l'Hôtel-Dieu. Nous parcourûmes les quais du Rhône et de la Saône et après avoir satisfait notre curiosité de jeunes gens, nous reprîmes le chemin de Monistrol. Le retour fut pénible : le vent du midi soufflait et il faisait une chaleur étouffante et puis, n'ayant pas dormi de deux nuits, nous étions accablés de sommeil. Notre cher

compagnon M. l'abbé Quioc dormait en marchant et, si nous n'eussions pas veillé sur lui, il se serait jeté dans quelque fossé. A toutes les enseignes, quelque modestes qu'elles fussent, nous demandions à nous désaltérer, et, rentrés dans le bercail, nous retrouvâmes un repos bien désiré.

"ROBE NOIRE, ROBE NOIRE ! "

L'année suivante (27), à la rentrée des classes, je fus nommé professeur de 7ème : ma classe était composée de 15 à 20 élèves : un grand nombre de Riotord, très peu forts en instruction primaire. Ayant passé par les mêmes épreuves qu'eux, je les encourageais et m'efforçais de les faire progresser, lorsque M. Montagnac vint me prier de vouloir me charger de la surveillance des pensionnaires.

Ces derniers avaient pour surveillant un nommé Fério, veuf qu'on avait affublé d'une soutane ; les différents professeurs des classes s'étaient aperçus que leurs élèves négligeaient leurs devoirs et ne faisaient aucun progrès ; ils voulurent en savoir la cause : pour cela ils s'ingénierent pour s'assurer de quelle manière il faisait la surveillance. Que virent-ils ? Le sieur Fério installé dans sa chaire comme le soliveau au milieu des grenouilles, laissant les élèves jaser, s'amuser, se jetant réciproquement leur casquettes ; et s'il apercevait un professeur passant près de l'étude, il prévenait ses élèves par ces mots "robe noire, robe noire", en sorte qu'il surveillait plutôt les professeurs que les élèves. Dans une promenade sur la route de Bas, il marchait en tête des élèves et moi-même je marchais au dernier rang ; arrivé aux rives de Gournier, je trouve mon surveillant assis sur un mur et les élèves répandus dans la vigne et mangeant les raisins. Je me fâchais fort. Il me répondit qu'ils ne faisaient rien de mal, que c'étaient des enfants.

Chargé d'une telle surveillance, j'eus à lutter pour rétablir l'ordre et la discipline ; cependant j'en vins à bout. Il y avait parmi les élèves quelques jeunes gens d'une moralité suspecte et assez récalcitrants, c'étaient des enfants du Puy et d'Issingeaux ; parmi eux figurait le fameux Valès, plus tard écrivain licencié et communard en 1870 (28).

Les professeurs prêtres, aux jours de congé, se donnaient le plaisir d'aller visiter les confrères voisins et nous, simples clercs, nous restions consignés au Petit Séminaire. Un jour, MM. Pandreau et Cie vinrent me trouver afin de les aider à trouver à la campagne une maison pour s'offrir un petit banquet. Je leur désignais Confolent où j'avais une tante (Vve Massardier Marguerite) qui m'était fort attachée. Elle nous

accueillit avec la plus aimable bienveillance ; nous nous y rendîmes au nombre de sept ou huit, au jour indiqué, et on nous y servit un banquet splendide où rien ne manquait ; on nous offrit pour vin de dessert un vieux vin St-Joseph, qui ne figure plus à nos banquets modernes. La joie la plus expansive régna parmi les convives, mais enfin il fallut reprendre le chemin du Petit Séminaire. Notre escapade assez innocente m'attira de sérieux reproches de la part de M. Montagnac ; je me contentai de dire que l'initiative de cette équipée ne venait pas de moi.

Je fus heureux de voir finir cette année de combat ; M. Romain Montagnac, devenu curé d'Yssingeaux, n'était plus là pour soutenir mon autorité de surveillant (28 bis)

De 1827 à 1828 je fus chargé de la classe de 5ème : je comptai parmi mes élèves plusieurs élèves intelligents qui m'ont gardé un sympathique souvenir. Hélas, ils sont tous passés de vie à trépas ; le bon et pieux curé de Tence, M. Meyer, était du nombre.

LA TENTATION

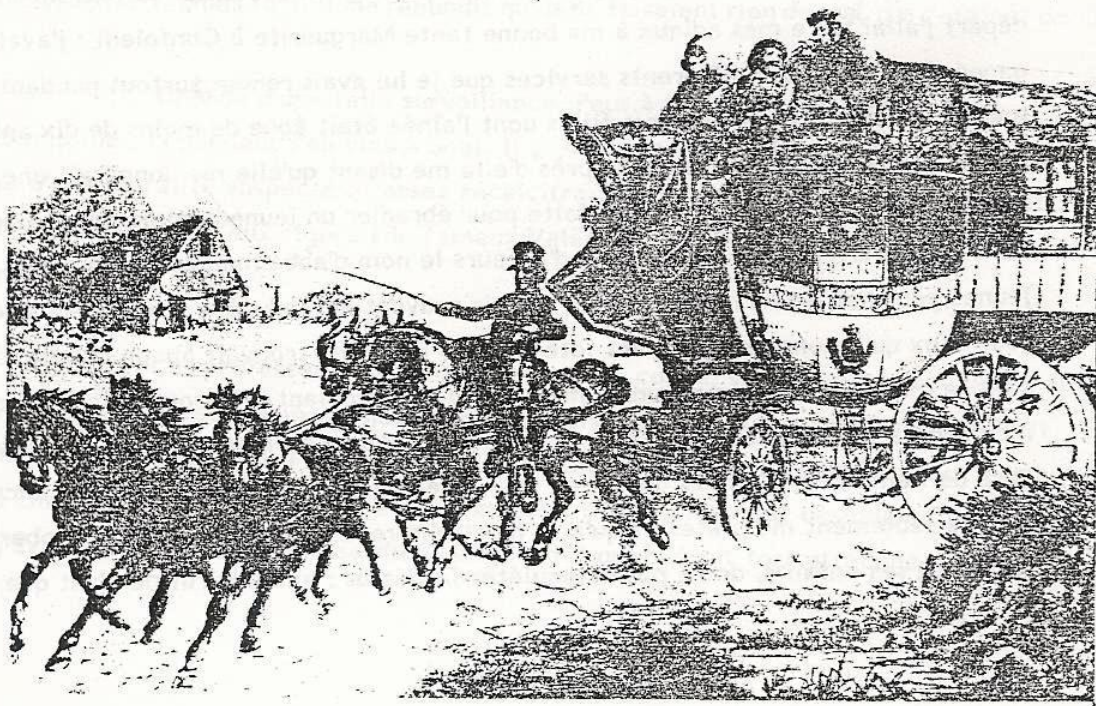
Aux vacances, M. Ferdinand Quioc, mon intime ami et mon condisciple jusqu'en philosophie, ayant déjà fait deux ans de séminaire à St-Sulpice (29) m'encouragea à l'y suivre. J'en parlai à mon père, qui ayant des dettes à solder m'opposa quelques difficultés, vu le prix de la pension qui était à St-Sulpice de 750 francs. Mon ami Quioc finit par le gagner et notre départ fut décidé pour la fin des vacances. Avant mon départ j'allai faire mes adieux à ma bonne tante Marguerite à Confolent : j'avais tant gagné son estime par différents services que je lui avais rendus, surtout pendant une longue maladie. Elle avait trois filles dont l'aînée était âgée de moins de dix ans que moi. Elle me proposa de rester auprès d'elle me disant qu'elle me donnerait une de ses filles. Cette proposition était faite pour ébranler un jeune homme de mon âge, mais ma détermination était prise, d'ailleurs le nom d'abbé manqué qu'on donne aux jeunes gens défroqués m'offusquait ; j'avais souvent entendu dire à mon père que parmi tous ceux qu'il connaissait, ayant jeté le froc, il ne s'en trouvait aucun qui ait réussi dans le monde. Sur cette réponse, ma chère tante, voulant me prouver son affection, me prépara un joli petit trousseau de 6 belles chemises de mon grand-oncle Massardier, curé de Félines, de 3 paires de bas en soie, avec une petite somme de 300 francs qu'elle sembla seulement me prêter et qu'à sa mort elle recommanda à son frère Robert, tuteur de ses enfants, de ne pas m'inquiéter là-dessus ; elle mourut pendant que j'étais à Paris.

EN PASSANT PAR LYON

Après avoir fait nos visites d'adieu, nous nous concertâmes pour notre départ ; notre petite caravane était composée de 4 étudiants : M. Ferdinand Quioc, qui avait déjà habité St-Sulpice, un nommé Raymond, dit Lacave, de la paroisse d'Aurec, élève distingué du séminaire du Puy, Pierre Souvignet, de Salettes, paroisse de Raucoules, et votre serviteur.

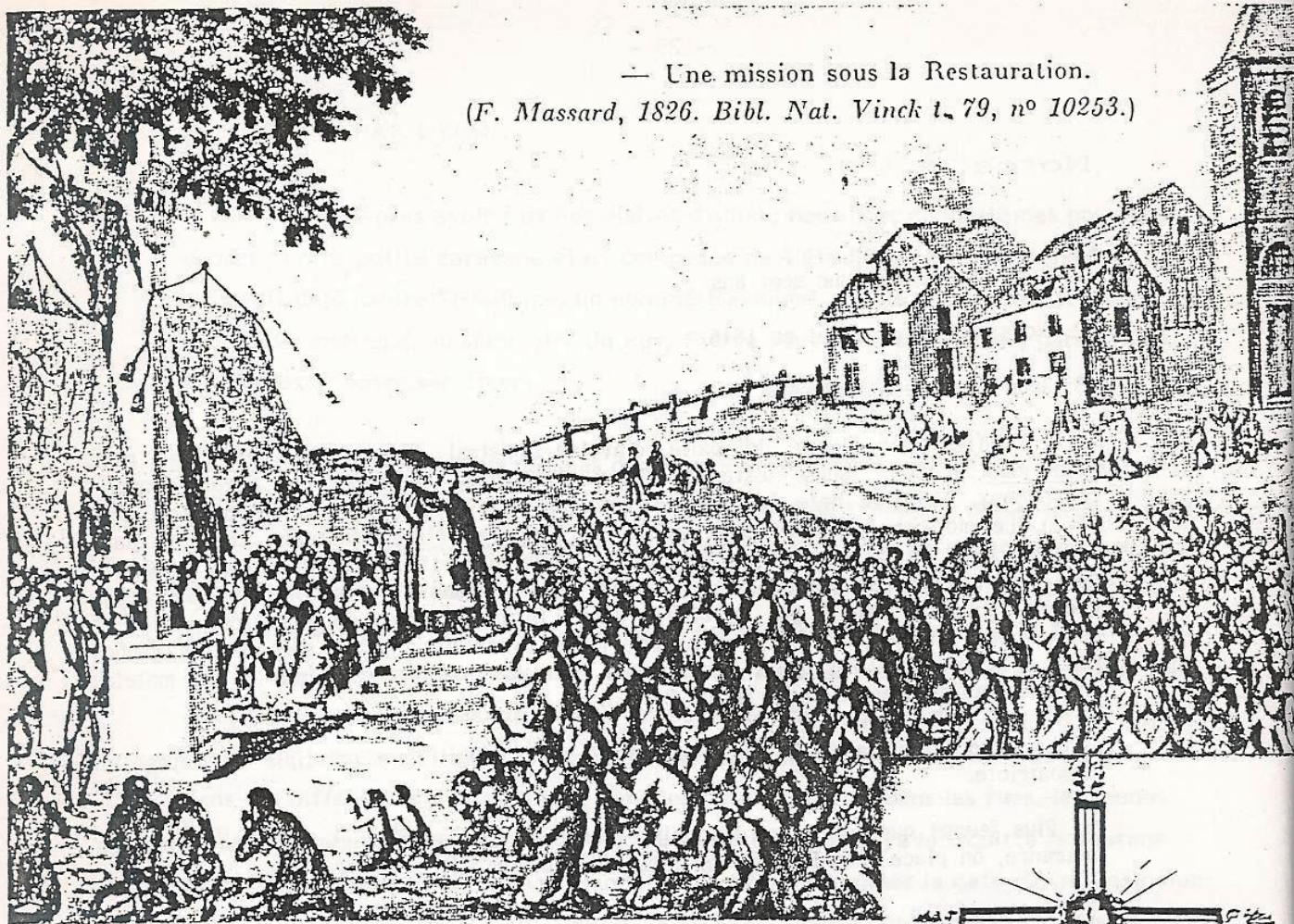
Alors il n'y avait pas de chemin de fer : nous nous dirigeâmes vers Lyon en berline ; là nous allâmes visiter un nommé Alexandre Maugier, oncle de M. Néron de Monistrol (30), et notre ancien condisciple. Pour moi, j'avais déjà visité Lyon, mais d'une manière superficielle. Nous lui demandâmes de nous faire voir les principales curiosités de Lyon. Nous étions tous vêtus en laïc, à l'exception de P. Souvignet, qui avait gardé sa soutane. Ce dernier costume gênait pour visiter Lyon ; Alexandre Maugier gros et petit de taille voulut bien lui proposer un frac à queue d'hirondelle qui lui allait tout juste jusqu'au milieu de l'échine et avec cet accoutrement il nous accompagna dans nos différentes visites, mais, dans les cafés et même dans les rues, les jeunes filles le montraient en souriant. Pour moi, pour ce voyage, j'avais quitté la soutane et m'étais affublé d'une vieille redingote marron. Nous vîmes le café des milles colonnes où les femmes montraient Souvignet du doigt en riant et nous-mêmes nous avions toutes les peines du monde à nous en empêcher.

Notre séjour à Lyon fut très court ; nous partîmes pour Paris dans une berline à travers la Bourgogne ; c'était vers le mois d'octobre 1828, le voyage dura 4 jours.

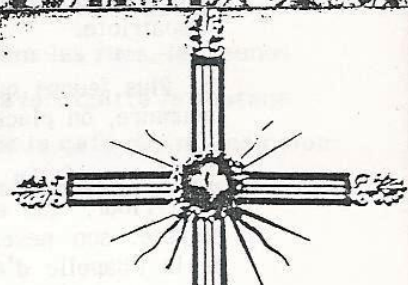


Notes

1. Jean-Baptiste a donc sept ans.
2. Nous sommes en effet en 1816.
3. Jean-Baptiste a seize ans.
4. "Balufière": paillasse de balle d'avoine. Mistral (Tresor dou Felibrige) note baloufiero avec ce sens, usité en Forez. Duraffour (Glossaire des patois franco-provençaux, 1969) le note également, ainsi que Gras (Dictionnaire du patois forézien, 1863). Le mot ne figure ni dans Vinols (Vocabulaire vellavienfrançais, 1890) ni dans Félice (Patois de la zone protestante de la HauteLoire, 1983). Quant au mot "cloître", dont l'orthographe est ici contaminée par le terme religieux, je ne vois à le rapprocher que de "kloite", signalé par Duraffour dans l'Oisans au sens de gerbe de paille, et de "chluasa", noté par Félice, signifiant la botte de glui, paille préparée en gerbes pour la confection des toits de chaume. Nous ne saurons donc pas si le matelas de Jean-Baptiste fut de paille ou de balle...
5. Les Lardons: village de la commune de Raucoules. Ce condisciple est aussi un compatriote.
6. Plus jeunes que lui en effet: malgré ses seize ans et à cause de son instruction lacunaire, on place Jean-Baptiste en classe de 8ème (CM1).
7. Le curé La Bruyère était grand vicaire (ou vicaire général) du diocèse de Saint-Flour, qui englobait alors le Cantal et la Haute-Loire. Victor Fayolle de La Bruyère, son neveu, était né à Montfaucon le 9 octobre 1789. Après avoir été curé de la Chapelle d'Aurec sous la monarchie de Juillet, il se retira à Monistrol en 1841 et y mourut en 1855. L'académie de Clermont lui avait décerné le baccalauréat-ès-lettres en 1818. (Notes de l'abbé Vacher)
8. L'abbé Michel ne donne ici les noms que de trois professeurs. Faut-il conclure que Victor de La Bruyère enseignait aussi ? Ou que le quatrième était M. Galier (sic pour Gaillet) que Jean-Baptiste aura l'année suivante comme professeur de 6ème et 5ème ? "Humanités", "rhétorique": nos classes de seconde et première.
9. On retrouve M. Léonard économe du collège en 1826 (notes de l'abbé Vacher). M. Lafressange: sans doute Régis de Saignard de la Fressange (1791-1852), futur maire de Saint-Didier (1826-31 et 1833-48) et député (1837-1848).
10. Jean-Baptiste passe donc, en cours d'année scolaire, de 8ème en 7ème: on lui fait rattraper le temps perdu. L'abbé Pandreau semble avoir été le premier à savoir prendre cet élève en situation délicate. On le verra plus tard partager les sorties des collégiens. Selon l'abbé Vacher, il mourut en 1839, toujours professeur à Monistrol.
- 10 bis. Gaillet, notable famille d'Aurec; sa minoterie était installée au pont de Semène (Dr Wronecki, Pour une histoire d'Aurec, I, pp. 52, 57, 85)
11. Hippolyte Demeure, d'une famille de notaires de Montfaucon. Charreyre entra dans les ordres et l'abbé Michel le retrouvera quelques années plus tard vicaire à Bas comme lui.

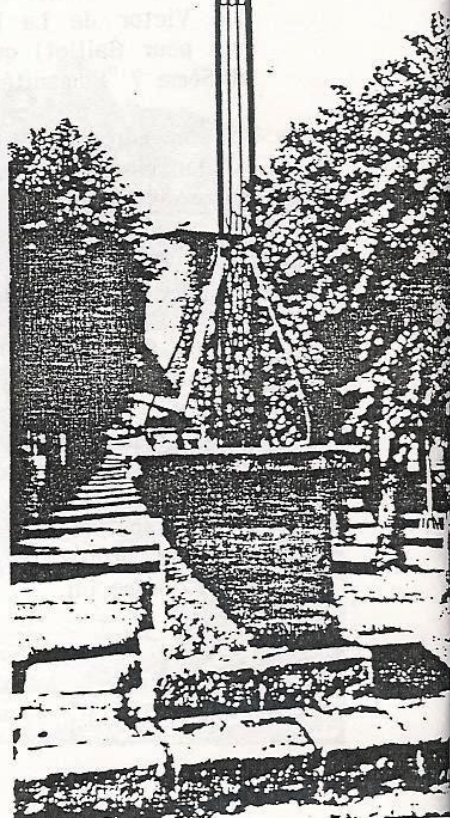


La croix de mission de Monistrol →



On écrit de Monistrol-l'Évêque, le 18 du courant :
« Notre ville vient de voir terminer une Mission dont les résultats s'effaceront avec peine; d'amers souvenirs, de fausses doctrines, de petites passions y tenaient bien du monde dans l'oubli de ses devoirs, et le peu de foi qu'on y trouvait encore avait grand besoin d'être ranimé. Des zélés Missionnaires viennent y faire entendre les vérités éternelles, qu'ils mettent à la portée des plus simples; à leur voix, toute une population se prosterne; la parole de Dieu est écoutée avec respect; chacun fait un retour sur soi; et, pénétré de la sublime morale qu'on lui prêche, homme nouveau, il marche avec confiance et fermeté dans la voie du salut.
« Ce temps heureux nous ramène à la primitive Église: la femme encourage son époux, l'ami exhorte son ami, l'ennemi ne voit plus que des frères; où régnait la discorde renaissent le calme et la paix; ceux qui jusqu'alors avaient paru les plus endurcis se réjouissent et se félicitent. Aussi le temple ne peut plus contenir l'affluence des fidèles; on y construit à la hâte de spacieuses tribunes, et les jours où, réconcilié à Dieu, chacun vient participer au festin de l'agneau sans tache, en ces jours solennels et à jamais mémorables, on a vu, par trois différentes fois, la vaste enceinte de l'église ne pouvoir contenir les personnes pieuses et régénérées qui s'approchaient de la Table Sainte. Telles sont les violences de cette religion si long-temps persécutée l'....
« La Croix de la Mission a été plantée hier, en présence des autorités locales, qui l'ont portée en triomphe. C'est au pied de cette Croix qu'une population immense a renouvelé l'abjuration de ses erreurs, et promis d'être à jamais fidèle à son Dieu, à son Roi et à la dynastie des Bourbons. »

Journal de la Haute-Loire du samedi 22.3.1823



12. Camériste: "nom donné, dans les communautés religieuses de l'Auvergne, aux élèves qui pourvoient à leur nourriture et auxquels on ne fournit que le logement dans l'établissement." (Grand Larousse du XIX^{ème} siècle). Ils se distinguent des "pensionnaires", lesquels, pour le prix de leur pension, sont à la fois nourris et logés. On voit cependant que le collège de Monistrol fournissait la soupe. Jean-Baptiste connaîtra pendant deux ans ce régime, le moins onéreux pour les familles: chez les Frères du Sacré-Coeur, on demandait 25 fr. aux pensionnaires, 5 fr. seulement aux caméristes. - à peine plus qu'aux externes payants (3 fr.).

13. L'abbé André Coindre est une figure éminente de la renaissance catholique lyonnaise après la Révolution. Né à Lyon en 1787, ordonné prêtre en 1812, il est vicaire à Bourg-en-Bresse, puis, fin 1815, à Saint-Bruno de Lyon. En août 1816, il s'agrège au célèbre groupe de prêtres missionnaires installés à Saint-Bruno justement, dans l'ancienne Chartreuse du Lys, à la Croix-Rousse. De 1816 à 1822, il est l'un des prédicateurs les plus en vue du groupe des "Chartreux". Mais quand la société se constitue en congrégation stable, en 1821, il s'en détache: c'est que, parallèlement, il a commencé à fonder et piloter de nouvelles congrégations, d'abord vouées à l'enfance abandonnée, puis à l'enseignement: 1) pour les filles, autour de la future sainte Claudine Thévenet, une congrégation des religieuses du Sacré-Coeur de Jésus-Marie (d'abord association en juillet 1816 - la "Pieuse Union" -, congrégation simple en 1818, dont Claudine est la supérieure, congrégation à vœux en 1823; 2) pour les garçons, une "Providence" en 1817, puis un Institut des Frères des Sacrés-Coeurs de Jésus et Marie. Appelé dans le diocèse du Puy par Mgr de Salamon, il y installe ces deux congrégations, à Monistrol d'abord, et fonde une société des Missionnaires du Sacré-Coeur du diocèse du Puy, également basée à Monistrol (20 septembre 1822). Il s'y employa aussi à la rénovation du collège. Tout se mettait en place en 1823 quand l'autonomie retrouvée du diocèse du Puy et l'arrivée du nouvel évêque, Mgr de Bonald, suscitèrent des obstacles. L'importance prise par Monistrol parut-elle plus gênante vue du Puy que vue de Saint-Flour ? Plusieurs des prêtres-missionnaires se virent confier des charges paroissiales; l'évêque attira au Puy les Dames de Jésus-Marie. Epuisé nerveusement, le père Coindre accepta à la fin de 1825 l'offre que lui faisait l'évêque de Blois de prendre la direction de son grand séminaire. Il y mourut brutalement quelques semaines après son arrivée, le 30 mai 1826. (Cf. notice dactylographiée du Frère Jean Roure, s.c.: Aimé Coindre, repères chronologiques, février 1986)

14. La direction était bicéphale. M. Coindre était le supérieur général des "Missionnaires du Sacré-Coeur", congrégation qui était le support de l'institution et en fournissait les professeurs. L'abbé Romain Montagnac, "directeur immédiat" selon l'abbé Michel, "recteur principal" selon l'abbé Fraisse, assurait la direction pédagogique, et aussi la permanence, le père Coindre étant souvent sur les routes, appelé par ses oeuvres ou par ses prédications. Au départ de Coindre (1825), la direction revint au seul père Montagnac. Celui-ci, né au Puy en 1792, et d'abord professeur à la Chartreuse, y fut recruté par ou pour le père Coindre afin de l'assister à Monistrol. Son légitimisme affiché lui valut des difficultés sous la monarchie de Juillet et l'évêque le nomma en 1834 à la cure d'Yssingeaux, où il mourut en 1839.

L'abbé Jean-André Bonneton, que Jean-Baptiste aura plus tard comme professeur de philosophie, était né à Cayres en 1795; il mourut en 1884 à près de 90 ans, ayant été curé de Laussonne pendant 44 ans (1835-1879); il quitta le collège de Monistrol après avoir reçu les ordres en mai 1825: "Son jugement droit et son esprit méthodique le firent apprécier. On lui proposa la classe de philosophie au Grand Séminaire du Puy", dit sa notice nécrologique de la Semaine religieuse (t. V, p. 114).

L'abbé Pierre Montagnac, frère de Romain, naquit au Puy le 29 décembre 1797; il accompagna son frère à Monistrol, lui succéda en 1834 à la direction du collège. Il mourut au Puy le 1^{er} octobre 1865 et est enterré dans la chapelle funéraire du Petit Séminaire, à Monistrol. Il avait été nommé vicaire général du diocèse en 1839. (Notes de l'abbé Vacher)

15. Indications importantes. L'abbé Fraisse datait ces travaux de 1826. Il se fondait notamment sur une lettre du 24 décembre 1824, par laquelle les responsables du collège demandaient à la municipalité les sommes nécessaires à des travaux d'aménagement. Mais il est bien possible que d'autres travaux avaient été effectués auparavant, et particulièrement ceux qui bouleversèrent la façade occidentale du monastère. Les souvenirs de l'abbé Michel permettraient de reporter cette date à la seconde année de la direction Coindre.

L'abbé Fraisse regrettait d'autre part qu'on ait cru devoir alors "détruire le vestibule et l'entrée de l'ancien couvent, avec son portique au milieu, qu'on aurait pu faire plus grandiose et qui s'ouvrirait aujourd'hui sur la belle esplanade du château; et qui laisserait pénétrer le coup d'oeil, le grand air et le soleil jusqu'aux chambres habitées par les professeurs" (ch. III, § 19). Grâce à l'abbé Michel, nous pouvons préciser la distribution d'une partie au moins de ces bâtiments, avant qu'ils ne servent au collège: l'écurie et, au-dessus, sa grange sans doute. Mais ne s'agit-il pas seulement de la destination donnée par les propriétaires d'après la Révolution ?

Quant à l'"hôpital de Monistrol", où les caméristes furent hébergés pendant cette première année Coindre, il s'agit bien sûr de l'ancien hospice, proche de la porte de l'Arbret, sur le site duquel s'élève aujourd'hui l'école primaire.

16. Nous avons vu (note 13) que le père Coindre introduisit en 1822 ces deux congrégations à Monistrol. Elles devaient s'y consacrer à l'enseignement, mais on voit qu'elles assuraient aussi la logistique du collège. Il est bien possible que les soeurs, notamment, dont la présence à Monistrol fut brève (1823-1825), n'aient pas accueilli pas d'élèves.

17. L'abbé Fraisse (ch. III, § 1) nous dit comment: le 1er novembre 1822, le collège fut subrogé dans la location du château que M. du Peloux, juge de paix de Saint-Didier, et M. Jean Rousset, de Monistrol, avaient contractée l'année précédente avec le département (bail du 2 novembre 1821). Sur ce point (entrée en possession du château), l'abbé Michel retombe sur la chronologie qu'attestent tous les documents connus (cf. notre présentation). Le château continua de servir à loger les élèves internes (une centaine) jusque vers 1831. Le collège s'était alors suffisamment installé et agrandi sur ses terrains des Capucins pour s'y regrouper. Le château fut mis en vente et partagé entre les Frères des Ecoles et des particuliers.

18. Ferdinand Quioc était, comme il est indiqué plus loin, originaire des Chaneaux, commune de Dunières: lui aussi était un homme du plateau.

19. James-Alphonse du Peloux de Saint-Romain, né en 1807. Il avait donc quinze ans en 4ème, nouvel exemple des scolarités retardées de cette époque. N'était-il pas le fils du "locataire" du château de Monistrol (cf note 17) ?

19 bis. Félice (ouvrage cité note 4) signale "dzwar a la kaya", jouer à la crosse. Mistral (Tresor dou Felibrige) indique l'expression "mena la caio": "terme d'écolier, crosser, pousser une balle". Cependant, pour "jouga a la caio", Mistral commente: "Jeu d'écoliers qui est la contrepartie du jeu de cligne-musette, car celui qui est caché doit prendre celui qui cherche avant que ce dernier ait touché le but." Comme Jean-Baptiste est muni d'un "gourdin", il doit s'agir ici du premier sens. La crosse est la forme élémentaire du jeu transformé par les Anglais en cricket.

20. On doit noter que la victoire fut acquise à bon compte, le futur général ayant quatre ans de moins que notre héros. Emmanuel de Chabron ne resta que quelques mois au collège de Monistrol, encore fut-ce contraint et forcé. Il "sortait" bien du Prytanée militaire de La Flèche (Sarthe), venant tout juste d'en être renvoyé, en janvier 1823, avec 90 camarades, à la suite d'une insubordination collective. La voie de Saint-Cyr se fermait, ses ambitions militaires étaient compromises. Il avait des raisons (mauvaises) d'être désagréable envers ses camarades d'occasion. Il n'allait pas tarder à s'engager, comme simple soldat, en janvier 1824.

20bis. Ce bassin faisait partie des embellissements du parc réalisés par Mgr de Galard. "Un Parterre entouré de charmilles avec un Bassin au milieu", dit l'affiche de la vente du château en 1791 (communication de Paul Saumet).

21. Humanités: nom traditionnel de la classe de seconde.

21bis. Randon: sur le plateau dominant Saint-Didier, propriété de campagne des Allouës de la Fayette, famille installée à Saint-Didier au 17ème siècle. Son chef était en 1823 Denis-Augustin Allouës de Randon de la Fayette. Sur ses cinq fils, les trois collégiens pouvaient être Pierre-Augustin (né en 1805), Urbain-Théodore (1807) et Jean-Joseph (1812); cf. Paul Ronin, D'azur au lion d'argent, t. III, p. 128-129).

22. M. Nicolay figure à ce titre dans les comptes de 1826, aux appointements de 220 fr. par an. Le collège avait également un maître de musique (notes de l'abbé Vacher).

23. L'abbé Michel révèle son nom un peu plus loin: Benoît.

24. "Un habillé de soie": un cochon.

25. J. Muthuon (1803-1860) entra en effet dans la congrégation et devint plus tard, en 1839, "directeur" du Petit Séminaire, sous l'autorité du "supérieur", Pierre Montagnac. D. Ploton (1804-1870) devint lui aussi professeur au collège et il y mourut.

26. C'est-à-dire; "Dis, Masseaux, t'as pas vu le livre où sont les noms des villes ?" Et: "O père, vois si c'est pas bien travaillé pour un petit homme comme moi !" Nous remercions Michel Crom pour cette traduction de transcriptions assez approximatives.

27. En 1825-1826. La chronologie de l'abbé Michel va laisser un trou d'une année: il me semble donc qu'il a conservé cette classe de septième l'année suivante (1826-27).

28. Erreur due à une simple homonymie, ou à un saut de génération. On ne peut imaginer une réparation tardive d'un oubli des officiers de l'état civil, comme l'a fait, cum grano salis, le père Benoît dans la Voix des sucs, bulletin du Sacré-Coeur d'Yssingaux (juillet 1985): la vie de Jules Vallès, très bien connue, ne laisse pas place à pareille hypothèse. Mais ne pourrait-il pas s'agir de son père ? Jean-Louis Vallez naquit en effet à Sanssac-l'Eglise en 1807. On sait qu'il apprit un peu de latin d'un oncle, curé de Chaudeyrolles. Il aurait poursuivi ses études au collège du Puy, où il reçut un prix de vers latins en 1826. Se peut-il que, peu avant ou peu après, pour une raison ou pour une autre, il ait été pensionnaire à Monistrol, où il aurait fait figure de "ponot" ? Dans ce cas, entendant parler de Vallès après la Commune, le vieil abbé Michel aura imaginé que c'était le Vallès qui l'avait fait souffrir comme pion 35 ans auparavant - confusion d'autant plus excusable que les Vallès, père et fils, avaient quitté la Haute-Loire dès 1840.

28bis. Nouvelle erreur, plus surprenante: Romain Montagnac ne fut nommé à la cure d'Yssingaux qu'en 1834, bien après que Jean-Baptiste eut quitté le collège. Mais le souvenir d'un certain passage à vide de l'autorité demeure exact. L'année 1825-26 est celle où le père Coindre, âme du nouveau collège, quitta Monistrol pour Blois (cf note 13). Du reste, l'abbé Montagnac faillit partir: Coindre le proposa pour la direction du grand séminaire de Blois, mais l'évêque du Puy s'y opposa. Les jeunes professeurs du collège ont dû suivre ces péripéties avec inquiétude.

29. A Paris.

30. Alexandre Mogier (et non Maugier) était le frère de Félicité Mogier, épouse du capitaine Pierre Néron (1778-1849), et donc l'oncle d'Alphonse Néron (1820-1891), qui, maire depuis vingt ans, est bien, pour le vieil abbé Michel, le "M. Néron de Monistrol". Alexandre Mogier, né en 1807, mourut à Monistrol à l'âge de 30 ans.

Quand on "prenait les eaux"

à La Chapelle ...



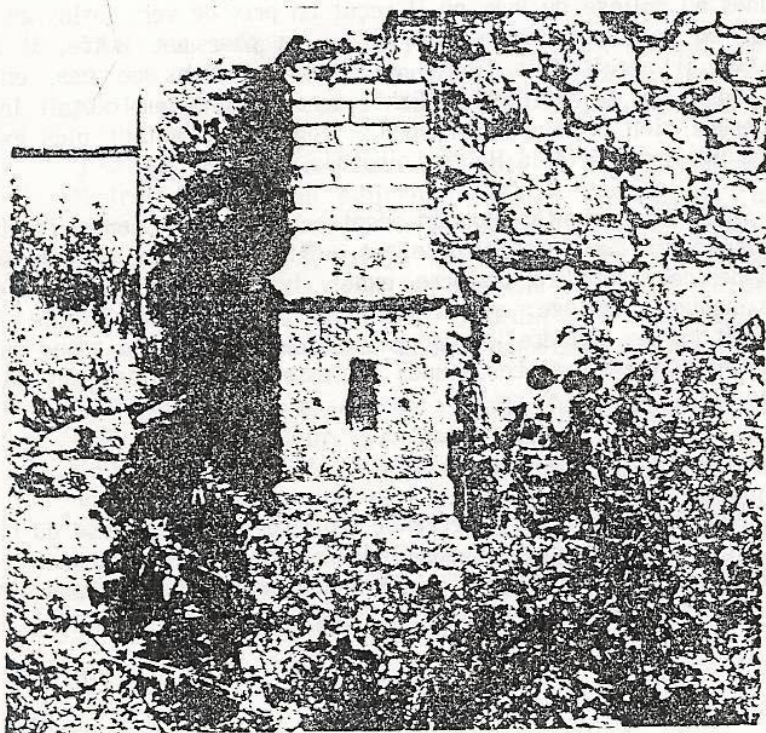
La découverte d'eaux minérales, vers 1820-1830, faillit favoriser l'essor de cette commune. On les découvrit au bas du village de La Peyrousette, au lieu-dit "Les eaux" (Plan ci-joint).

A base ferrugineuse et sulfureuse, la source fut exploitée pendant 150 ans. On raconte qu'il venait des gens des environs, et on prétend qu'il y en eut jusqu'à 400 pour boire cette boisson bienfaisante.

Déclarées d'utilité publique par décret royal de 1823, l'exploitation des eaux ne fut autorisée qu'en 1875. On construisit une cabine : l'eau s'écoulait par un robinet fixé à un socle formé par une grosse pierre de 70 centimètres de haut percée d'une ouverture comme on le voit sur la photo reproduite ci-après. Cette pierre se trouve actuellement chez Monsieur MOURIER de la Peyrousette, elle porte la date de 1853.

Le propriétaire du terrain, en voulant capter l'eau plus près de sa source pour en augmenter le débit, fit tarir la fontaine. Ceci se passait vers 1890-1895. Peut-être que des recherches bien menées permettraient de retrouver l'eau ?

De nombreux articles ont été écrits au sujet de cette source.



Voici celui publié
publié dans la Tribune
Républicaine, sous la
signature d'Ulysse
ROUCHON ...



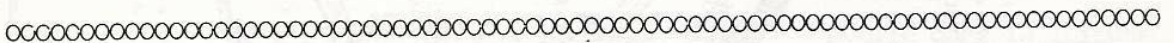


" A La Chapelle d'Aurec, une source donnant lieu à un dégagement sulfureux assez prononcé et très peu gazeuse sort près du hameau des Peyrousettes. Elle fut jadis en honneur dans le pays car on lui attribuait de bons effets dans le traitement des affections cutanées. On continue à venir y chercher de l'eau, mais elle est assez délaissée."

Nous devons ces renseignements à Madame Catherine GARDES, de Grangeneuve, à La Chapelle-d'Aurec, Qu'elle en soit remerciée.

Il importe aussi de rappeler que le hameau de La Peyrouse, juste à côté de La Peyrousette, fut le lieu de naissance de l'Abbé Michel CARROT, longtemps professeur au Petit Séminaire de Monistrol (transféré à Yssingeaux en 1905). La plupart des anciens conservent précieusement le livret de ses vers patois, signé discrètement M.C. de La Pérouse.

Jean HERITIER



Il y a 2 ans, dans le numéro 3, de mai 1984, "spécial Saint-Antoine", nous avons publié une petite saynète écrite par Madame WALTER-BOURGEAT sur la légende de Billard. Nous sommes heureux de vous livrer aujourd'hui un document qui a rapport avec les fêtes félibréennes de 1934 à l'occasion desquelles la mère de notre vice-président s'était faite poétesse. Il s'agit du compte-rendu de ces fêtes, paru dans la presse de l'époque (journal "la Région Illustrée" des 14 et 15 juillet 1934), et nous espérons qu'à sa lecture vous vous replongerez dans la chaude ambiance qui anima ces festivités grandioses ...





Les Fêtes Régionalistes et Félibréennes de Monistrol-sur-Loire

(Photos R. Ponthus)

ASSISTER à une fête régionaliste et félibréenne, aussi parfaitement organisée que celle de Monistrol-sur-Loire, est souvent le moyen le plus sûr de connaître et d'apprécier une histoire locale si riche en enseignements, si pleine d'indications du plus haut intérêt.

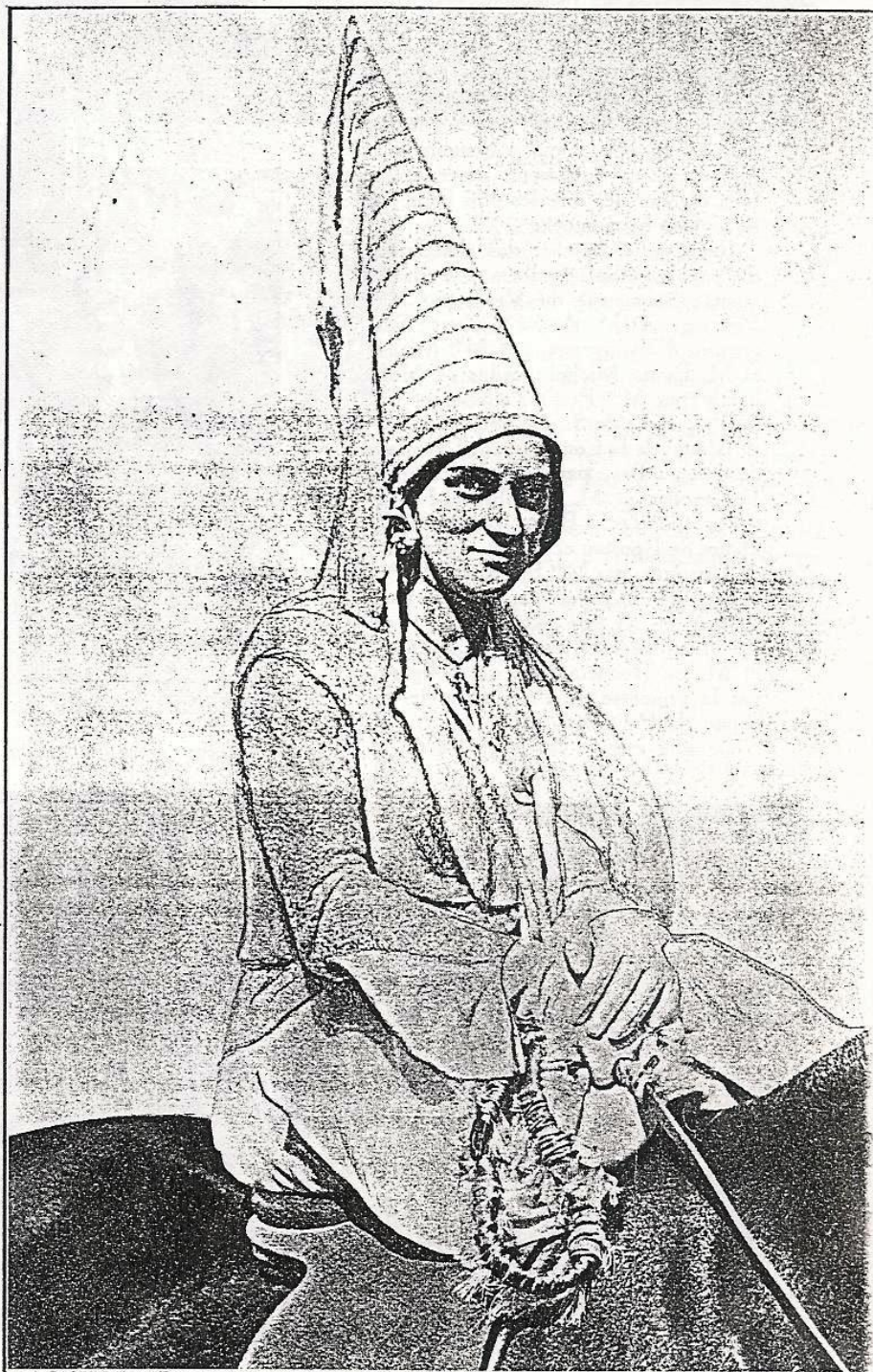
Ceux qui se sont assigné le but de créer dans notre région le mouvement félibréen, puis de le développer en mettant à la portée de chacun leurs connaissances, leur vaste érudition, ont largement mérité les compliments que tous leur ont décernés.

L'ignorant qu'était celui qui écrit ces lignes n'a pas manqué d'être profondément séduit par la vue des belles fêtes de Monistrol et surtout par la vivante et sérieuse reconstitution de cette page d'histoire vellavé.

Dans Monistrol en fête qui, pour la circonstance, avait reçu une décoration d'un goût sûr, dans cette vieille cité moyenageuse que domine et semble protéger l'imposant château des évêques du Puy, s'étaient donné rendez-vous, les 14 et 15 juillet, tout ce que notre région compte d'artistes, de fins lettrés et aussi de tous ceux que ne laisse pas indifférents une manifestation artistique.

Trouver un distingué félibre qui se fait un plaisir de vous faire profiter, dès votre arrivée, de ses vastes connaissances, qui, avec un art consommé, sait vous conter l'histoire monistrolienne, vous en faire connaître toutes les curiosités, est une chance inespérée.

En l'an 1444, Mgr Jehan de Bourbon, évêque du Puy et comte du Velay, voulut se reposer en son château de Monistrol ; à ce besoin de repos se mêlait aussi le désir de voir achever la grosse tour de sa résidence.



Une châtelaine des environs de Monistrol

Ses fidèles sujets, pour le recevoir dignement, organisèrent une fête à laquelle fut convié tout ce que la région comptait de riches seigneurs et de notables.

Tel fut le thème de la reconstitution à laquelle on assista.

Ordonnancer un cortège de cette nature, en évitant tout anachronisme, en respectant la vérité historique, est chose particulièrement délicate dont les organisateurs se tirèrent à merveille.

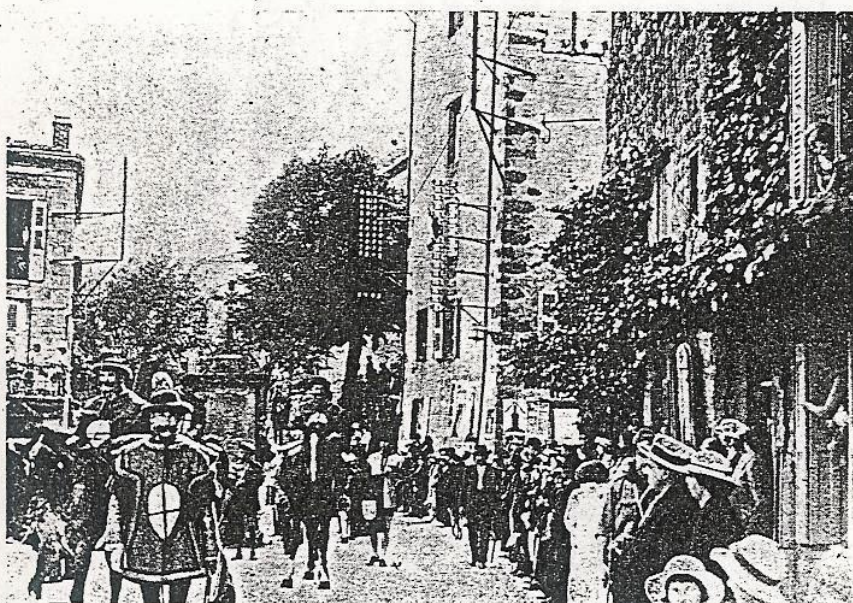
En tête du cortège, les hérauts d'armes aux chevaux richement carapaçonnés, puis les trompettes annonçant à tous les échos la venue du prince de l'Eglise et les hallebardiers ; suivent ensuite les tambours aux armes des provinces, musiciens tirant de leurs vielles, cornemuses, bag-pipe, cornet à bouquin, olifant et autres instruments moyenâgeux bien curieux, les sons les plus imprévus et souvent harmonieux.

Enfin, voici le char des châtelaines du pays revêtues de leurs plus beaux atours : Seigneurie du Verd, par M^{lle} Peuvergne et M. André Guibert ; Seigneurie d'Yssingeaux, par M^{lle} Michel et M. Pierre Michel ; celles de Maubourg, par M^{lle} Perrin-Pelletier et M. de Framond ; de Saint-Didier, par M^{lle} de Véron de la Combe et M. Lyonnet ; de Feugerolles, par M^{lle} de Charpin-Feugerolles et M. de Charpin-Feugerolles ; de Roche-Baron, par M^{lle} Flachaire de Roustau et M. de Vissaguet ; de Dunières, par M^{lle} Poinat et M. Pélissier ; de St-Vidal, par M^{lle} R. Colcombet et M. de Rochetaillée ; de Roche-en-Régnier, par M^{lle} Colcombet et M. de Rochetaillée ; de Polignac, par la princesse de Polignac et le vicomte de Polignac.

Ce sont ensuite les seigneurs de la



L'évêque Jehan de Bourbon fait son entrée dans sa bonne ville de Monistrol



suite de l'évêque et son porte-fanion, puis majestueux et imposant, solidement campé sur sa monture, l'évêque Jehan de Bourbon, représenté par M. Vincens-Bouguerra, et son digne secrétaire par M. Néron-Bancel.

Le char de la musique, avec son orgue portatif et les chanteurs, ferme la marche du cortège qui, après avoir parcouru les rues de la ville, arrive au château.

Quels airs curieux on entendit ; avec quelle application, sous l'impulsion de M. de Saunières, les musiciens tirèrent de leurs archaïques instruments modulations et accords, donnant au défilé toute sa couleur.

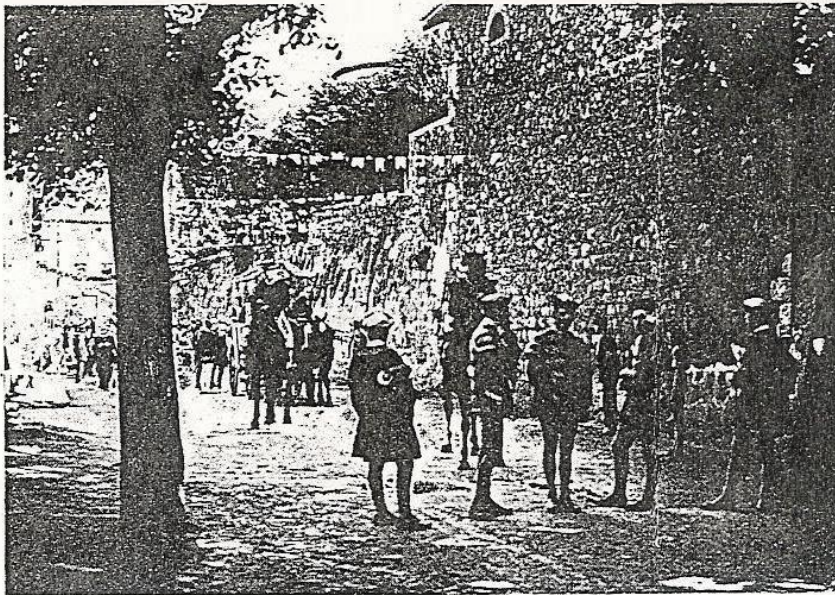
Le cortège historique dans les rues de la ville

Est-il besoin de dire que tous ceux qui eurent le plaisir d'assister à ce défilé, qui nous porta quelques trop courts instants en un siècle où le progrès n'avait pas encore troublé les esprits, ne ménagèrent pas leurs applaudissements.

JEUX FLORAUX

Figurants et spectateurs s'essaimaient ensuite dans les jardins du château. La kermesse battait son plein, tous s'attardaient à admirer les si jolies expositions de dentelles.

On frôlait à chaque instant une gracieuse châtelaine, bien embarrassée dans son costume d'antan et que son pays avait lâchement abandonnée, un imposant héraut d'armes, au sourire



Le cortège sous les murs du château



Le défilé des joueurs de cornemuses et de vielles

Applaudissons de tout cœur les productions de ces distingués félibres, qui s'emploient si utilement à faire revivre les anciens idiomes de nos régions.

Félibres du Velay et farandoleurs d'Alès surent ensuite nous faire apprécier leurs mérites, cependant que l'Harmonie P.-L.-M., sous l'habile direction du chef Delsart, répandait dans les jardins de l'évêché des flots d'harmonie.

Une belle fête de nuit termina ces deux journées. Dans le somptueux décor du château, brillamment illuminé, farandoleurs et félibres, suivis de tous leurs amis, s'en donnèrent à cœur joie, heureux du si beau résultat obtenu et de la parfaite ordonnance de la manifestation.

X...

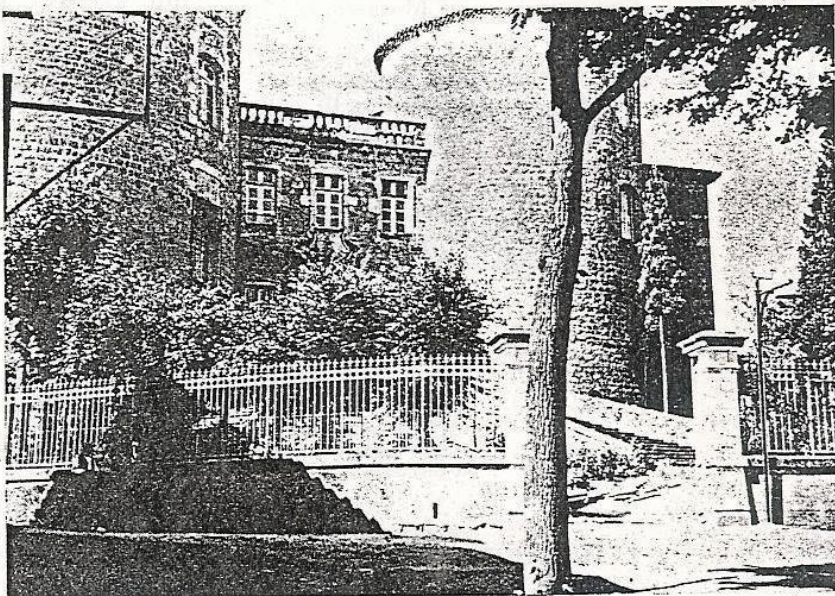
ingénu ; un bailli sans sévérité ; des gens d'église à l'allure peu épiscopale.

Spectacle des plus original et qui ne faisait qu'ajouter entrain et gaieté à la fête.

Puis ce fut la lecture des poésies et contes couronnés, écrits en langue du cru, qu'un jury, composé des membres les plus doctes de la maintenance, avaient examiné.

MM. Albert Boissier, bibliothécaire à Firminy, pour son poème, *Firminy et Monistrol*, et le très sympathique docteur Baudin, pour sa composition, *Aoubado*, obtinrent les premiers prix.

D'autres avaient donné leur préférence à la prose. MM. Henry Gilbert, syndic de la maintenance d'Auvergne, et Joseph Baudin, pharmacien à Saint-Rambert-d'Albon, furent les lauréats du concours.



L'entrée du château de Monistrol

A notroun vezi de vè Mounistroou

Albert BOISSIER *

Ce poème a obtenu le premier prix de poésie
à la Félibrée de Monistrol-sur-Loire, en 1934.

Bravou vezi de la Mountagno,
Votrou clouchiè ô sa grand' crouè,
Votrou gerbiers, votro campagno,
Soun pâ tant loin de notroun pouè ;
Dampeu maï de mill y'ans, ma figo,
Notro villo de Froumignioou,
L'è-t-agu iuno grand' amigo
Dô païsan d'vè Mounistroou.

Dô temps dau Prieurs, votro meno,
Devalave de toû lou là,
Pâ venhi au paï d'Oundeno,
Et tant se peu se regala.
Pâ biore de vî de Rivage,
Minjâ de nouè de Froumignioou,
Peu, se rendian de you roumiage,
En trampalian, vè Mounistroou.

Notroun garçou de vèla Viallo,
Pourtavoun chapè de velou,
Blodo de fiè, chamiso en tiâlo,
Gileu de siô broudo de flou ;
Maï quand bian gente vouyan y'etre,
Lou galants de vè Froumignioou,
Pourtavoun de tant brave guêtres
Que venioun de vè Mounistroou.

Dian le temps, de vè, la diomange,
Lou z'apelou que soun bian fi,
Countan d'avè lacho le manche,
Et d'avè pâ fai petafi,
Pâ trouva quoquo gento fillo,
A châ vè, lou bravou Froumignioou,
Venian, tout en fassan pampille,
Charcha feno, vè Mounistroou.

Deure, fasan mâ qu'uno raço,
Notroun dou sang se soun méclo ;
Et l'aman bian notro cagnasso,
O sa grand' coueffo et sou-z'éclo,
Ouâ, pâ le pic lâchan l'arairo,
Pâ travailla vè Froumignioou,
Pâ s'enfounça dian la pereiro,
N'en vinguè tant d'vè Mounistroou.

Aneu, ou'è bian tejou la mêmô,
Vè Mounistroou, ô lachoun pâ ;
Pâ devala l'an pâ la flêmo,
Vè la Republico dô Mâs.
Oua ! Quand y'ô quoquo grandô fêto,
Qu'ouè que veyant vè Froumignioou,
O soun grand bouneu sù la têtô ?
Ou'è lou poumpi d'vé Mounistroou.

Lou z'apelou l'an fino boucho,
Quand soun sourthi de you charbou ;
Et maï de yün l'è fino moucho,
Pâ counioutre ço que l'è bou.
Pâ acoumpagna lou breuvage,
O dhisoun toû vè Froumignioou,
Que y'a pâ de millou froumage,
Que de fourmo d'vè Mounistroou.

Mounistroou, pâ avè la chanço,
De counsarva notroun patouè,
Dian lou Fourè, maï dian la Franço,
Foou que s'auvisse notro vouè !
Ou'è t'equin, foou bailla le branle,
Et me, de moun nè Froumignioou
Venou bailla ün cô d'épanle
Auou Félibrou d'vè Mounistroou !

Rappelons qu'en 1923, à la Félibrée du Puy, présidée par
M^{me} Mistral, M. Boissier avait déjà obtenu le premier prix de
prose patoise avec son poème : « La Plainto do vieux clouchiè ».
considérable.

* Albert BOISSIER, érudit et poète appellou (Firminy).

Nos voisins de Monistrol

Albert BOISSIER

Traduction française du poème
ayant obtenu le premier prix de poésie.

Braves voisins de la Montagne,
Votre clocher avec sa grand'croix,
Vos gerbiers, votre campagne,
Ne sont pas si loin de nos puits.
Depuis plus de mille ans, ma foi,
Notre ville de Firminy
A été une grande amie,
Des paysans de Monistrol.

Du temps des Prieurs, vos gens,
Descendaient de tous côtés,
Pour venir au pays de l'Ondène,
Et quelque peu s'y régaler, (1)
Pour boire du vin du Rivage,
Manger des noix de Firminy.
Puis ils se rendaient de leur pèlerinage,
En titubant, vers Monistrol.

Nos garçons de La Vialle (2)
Portaient chapeau de velours ;
Blouse de fil, chemise en toile,
Gilet de soie brodé de fleurs.
Mais lorsqu'ils voulaient être bien beaux,
Les galants de Firminy,
Portaient de si belle guêtres,
Qui venaient de Monistrol.

Dans le temps, parfois, le dimanche,
Les apelous qui sont bien fins,
Contents d'avoir lâché le manche,
Sans qu'il leur soit rien arrivé de mal,
Pour trouver quelque jolie fille,
A l'occasion, les braves Firminiens,
Venaient tout en s'amusant,
Chercher femme à Monistrol.

Maintenant nous ne faisons plus qu'une race
Nos deux sangs se sont mêlés ;
Et nous l'aimons bien notre cagnasse
Avec sa grande coiffe et ses sabots.
Oui ! Pour le pic lâchant la charrue,
Pour travailler à Firminy,
Pour s'enfoncer dans la Mine,
Il en vint tant de Monistrol !

Aujourd'hui c'est bien toujours la même chose
A Monistrol, ils ne flanchent pas,
Pour descendre ils n'ont pas la flemme,
Vers la République du Mas.
Oui ! Lorsqu'il y a quelque grande fête,
Que voyons-nous à Firminy ?
Avec leur grand bonnet sur la tête,
Ce sont les pompiers de Monistrol ! (3)

Les Apelous ont fine bouche,
Lorsqu'ils sont sortis de leur charbon,
Et plus d'un est fine mouche,
Pour connaître ce qui est bon.
Pour accompagner le breuvage,
Disent-ils, tous, à Firminy,
Il n'est pas de meilleur fromage,
Que la fourme de Monistrol.

Monistroliens, pour avoir la chance,
De conserver nos patois,
Dans le Forez et dans la France,
Il faut qu'on entende notre voix.
C'est cela, il faut donner l'élan ;
Et moi, de mon noir Firminy,
Je viens donner un coup d'épaule,
Aux Félibres de Monistrol.

(1) Au moyen âge, au moment de la fête des Trois Saints, toute la région d'Yssingaux descendait à Firminy, où la fête durait trois jours.

(2) Le quartier de la Vialle, à Firminy, est la partie ancienne de cette ville qui se trouvait dans l'enceinte des remparts (vieux Saint-Pierre).

(3) Allusion à la Fête commerciale du Printemps, en 1932, à laquelle figurèrent les pompiers de Monistrol avec leur uniforme ancien, invités par la République du Mas. Ils obtinrent un succès

ENQUETE SUR ...



LES BISTROTS



de

monistrol...



4ème épisode ...

Nous arrivons aujourd'hui presque au terme de notre enquête-recensement. Presque, parce que notre liste est encore sans doute incomplète et mérite d'être corrigée. Nous faisons encore une fois appel à votre mémoire pour nous aider à obtenir un répertoire correct de nos bistrots. En attendant vos réactions, nous allons faire le point et commencer à tirer quelques conclusions de l'enquête. Nous irons faire un tour du côté des fournisseurs; les marchands de vins, avant d'esquisser une statistique de la consommation "vineuse" des Monistroliens d'antan. De quoi nous faire tourner la tête ! Alors, restons sur nos gardes ...

Nous étions arrivés la dernière fois (Chroniques n°8) au chiffre de 85 bistrots (83 + 2 oubliés rajoutés). Nous continuons donc à partir de ce chiffre :

ROUTE DE LA GARE

- 86. OLLIER, buvette (La Tonine)
- 87. FAURE, buvette, et (?) Jean GAUCHER (Frico)

BERRY-CHEUCLE

- 88. BERRY (lequel a donné son nom au lieu)
- 89. BRUN Antoine (CHOSSON)
- 90. un autre à Cheucle, au nom oublié (A vous de jouer !)

LE PINET

- 91. DEVILLE
- 92. DOUTRE
- 93. CHARBONNIER

LE CHAMBON

- 94. LYONNET

LES COTES DE BILLARD (chez Saint Antoine !)

- 95. BARDEL Albert

PONT DE CHAZEAU

- 96. SALICHON

BELLEVUE

- 97. DELEAGE
- 98. REYRARD

PAULIN

99! (il en manque 1 pour arroser la centaine) RAVEL (Ficelle)

En l'état actuel de nos connaissances, nous arrivons donc, pour l'instant, au nombre d'une centaine de bistrots pour le Monistrol d'entre les deux Guerres. Le chiffre est déjà considérable, sans compter les oublis, et on serait tenté d'imaginer nos anciens comme des buveurs redoutables, par comparaison au nombre actuel des débits de boisson (1).

Rassurons-nous tout de suite. La quantité assez extraordinaire de vin consommé est déjà là pour nous prouver que les Monistroliens de jadis ne buvaient presque que ce genre de boisson, les autres alcools étant alors moins prisés et de toute façon moins nombreux. Et puis, en fin de compte, il faut établir une distinction importante entre les cafés officiels, les "vrais" dirons-nous, et les innombrables buvettes, pour ne pas dire "clandestins" dont l'abondance explique seule le chiffre astronomique auquel nous sommes parvenus.

Quels étaient donc les "vrais" cafés, les débits officiels de Monistrol? L'Annuaire de la Haute-Loire pour l'année 1925 nous les nomme tous. Ils sont au nombre de 38. Les voici :

AUBERGISTES ET CAFETIERS

Berger Jean
Berry Antoine
Bourgin Claude
Brohlès Edouard
Bruyère veuve
Charrier Blaise
Cheucle Marcellin
Cornut Félix
Crouzet Eugène
Demeure Pétrus
Descelières J.
Denis Pétrus
Fournel Claudius
Gardey Benoît
Gessand Jules
Gourdon
Hivert veuve
Janisset François
Juge François
Maisonneuve Claudius
Massard Jean
Méasson Jean
Monteil André
Mourier P.
Ollier André
Ollier Jean
Préher Joseph
Rochette Gustave
Romeyer François →
Rousson Claude
Royer
Saby Claudius
Sommet Gabriel
Sommet Marcellin
Soulier Auguste
Touron Joannès
Tranchard J.
Vey Antoine



Un café "officiel", le café ROMEYER, actuellement le "421", à côté de l'église paroissiale (Cliché donné par Mme HOSTIN, fille de M. Romeyer)

Un petit jeu amusant, mais auquel nous n'avons pas eu le temps de nous livrer, consisterait à repérer dans cette liste les cafés que nous avons effectivement recensés; il nous permettrait de corriger notre propre liste. Si l'un de nos fidèles lecteurs est tenté, qu'il nous fasse part du résultat.

Pour l'instant, nous allons continuer l'enquête en regardant du côté des marchands de vin. L'Annuaire de 1925 nous en cite 10 marchands au détail (3) et en-gros (7). Les premiers (ALVERGNAT Jean, BONNEVILLE, LYONNET Marcellin) correspondant à des épiciers actuels, seuls les 7 marchands en gros intéressent notre propos :



BERGER Claudius
BLANCHARD Louis
CHAPELAND Pierre
CLEMARON François
LAURENSON Marcel *
PRORIOLE Eugène **
UNION DES TRAVAILLEURS

* Cf. document ci-dessous

** Notre centenaire et Président d'Honneur, lequel nous avait fourni les noms de ses "collègues", rajoutant à la liste de l'Annuaire : MASSARDIER, SAUMET, GAGNAIRE, PETROT et MEASSON. Aidez-nous à y voir plus clair.

Ci-contre,
une des pages du livre
de comptes de
M. LAURENSON,
marchand de vins à
Monistrol.

(Document publié avec
l'autorisation de
M. et Mme Laurensen,
de l'avenue du 11 No-
vembre.)

Cette page concerne
les livraisons de vin
faites entre décembre
1911 et février 1913
au café HILAIRE, de
Chazelles, dont nous
avons parlé dans le
précédent numéro des
Chroniques.

Hilaire Café à Chazelles, sur	
26.12.1911 21	Reçu à compte
01.01.1912 14	Tourni fut 106 l. vin à 40 ^{ct} Chetz
14.01.1912 24	Reçu à compte
24.01.1912 3	Tourni fut 106 l. vin à 40 ^{ct} Chetz
24.01.1912 19	avoir fourni traite qui soit se présenter fin
24.01.1912 16	avoir donné sur la traite 100
24.01.1912 18	Tourni fut 130 l. vin à 30 ^{ct} Chetz
24.01.1912 17	Tourni fut 118 l. vin à 48 ^{ct} Chetz
24.01.1912 22	Tourni fut 122 l. vin Algérie à 44 ^{ct}
24.01.1912 22	Tourni fut 102 l. vin Algérie à 40 ^{ct} Chetz
24.01.1912 18	avoir fourni traite pour fin janvier
24.01.1912 21	Pour fin Tourni à 170 l. vin

A ces marchands de vins, nous pourrions ajouter les liquoristes :

DISTILLERIE DE LA LOIRE, TIXIER J., MOURIER (Annuaire) ... FRANC, GUILLAUMOND, COLOMBET (Bailly), GARNIER, BOUSSON (selon M. Proriot). (2)

Sans oublier un bouilleur de crue, VERNE Baptiste, et un marchand d'eaux gazeuses, CORNUT, puisqu'il se buvait tout de même un peu d'eau (Cf. l'article de ce numéro, page 28 supra).

Telle était donc la situation il y a plus d'un demi-siècle. La prochaine fois, nous vous donnerons une idée du nombre d'hectolitres qui se buvaient, avant de faire des comparaisons, non pas avec notre époque (soyons sérieux !), mais avec les époques précédentes, en ce qui concerne le commerce du vin et autres boissons. (3)

Et encore merci pour votre collaboration ! ...

P.B. & C.L.



NOTES

(1) Le nombre actuel des débits de boisson ouverts en permanence est de 12; pour une population de 5400 habitants, cela fait 1 "bistrot" pour 450 habitants.

A l'époque de notre enquête, la population tournant autour de 4900 habitants, on a un rapport autrement éloquent : 1 "bistrot" pour presque 50 ! ...

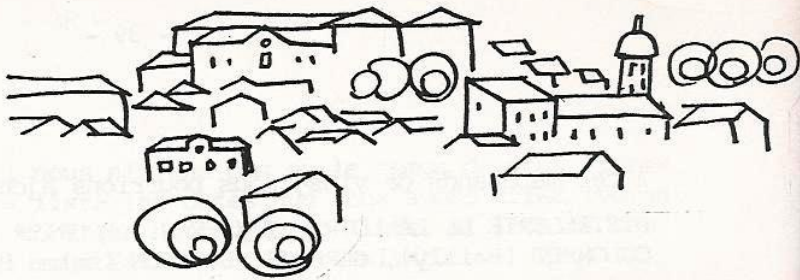
(2) Nous reviendrons un jour, avec un article circonstancié, sur ces distillateurs, et notamment sur la fabrication du fameux Elixir FRANC ...

(3) Nous lançons aussi d'ores et déjà un appel pour connaître le nombre encore effectif de producteurs de vin de Mo-nistrol, ainsi que le chiffre approximatif des hectares (?) de vigne et des hectolitres produits.



209	
Bois	Oron
11.60	100
16.80	125
	200
68	
86.64	
92.86	
10.80	
	190
	190
18.10	11.40

EN BREF...



VIE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

* Le Jeudi 13 Février 1986 avait lieu notre première réunion-conférence de l'année 1986, animée par M. Auguste RIVET, ancien professeur à l'Université de Saint-Etienne, venu nous parler de la Troisième République et de la vie politique en Haute-Loire et à Monistrol. Malgré un auditoire moins nombreux que prévu, la soirée fut intéressante, et ceux qui sont venus ne regretteront pas le déplacement, même si la neige tombait à gros flocons à la sortie !

* Le Vendredi 4 Avril, c'était Paul SAUMET, notre Conservateur et étudiant en Maîtrise d'Histoire à l'Université de St. Etienne, qui nous entretint de la population de Monistrol à la fin de l'Ancien Régime et sous la Révolution. Statistiques, courbes et graphiques illustrèrent un exposé brillant. La Société d'Histoire se réjouit de compter parmi ses membres les plus actifs ce jeune historien, dont nous attendons avec impatience le mémoire de maîtrise consacré au Monistrol révolutionnaire. Bravo !

* La prochaine réunion de la S.H.M. se tiendra le Vendredi 4 Juillet 1986, à 20 heures, en salle de la Mairie. Le sujet de la conférence n'est pas encore déterminé, mais nul doute qu'il sera aussi intéressant que les deux précédents. Alors, venez nous rejoindre.

* Notre Président, M. Paul BONCHE, a fêté récemment avec son épouse, entourés de leurs nombreux enfants et petits-enfants, 50 ans de mariage. Toute la Société d'Histoire s'associe à la Joie que représente pour notre Président et sa compagne ces Noces d'Or. Félicitations, Madame et Monsieur BONCHE. !

* Du 12 Mai au 8 Juin aura lieu au Puy l'exposition du " Mois de l'Histoire " à laquelle s'associe et participe pleinement la Société d'Histoire de Monistrol, en y présentant 3 vitrines consacrées à notre Cité : 1. Rubanerie et 2. Serrurerie (encouragements d'avance à Mireille SAUVANET !), 3. Le Général de Chabron. Une vitrine supplémentaire sera peut-être aussi consacrée aux trouvailles gallo-romaines... Retenez dès à présent les dates pour aller faire honneur à Monistrol en visitant cette exposition exceptionnelle.

LES CHRONIQUES MONISTROLIENNES.

* Le n°10 sera un numéro spécial, à paraître en mai-juin, et consacré à une jeune Monistrolienne qui a vécu sous la Révolution et que nous découvrirons à travers une existence bien remplie : Emilie De Charbonnel.

* A partir du n°11, qui sortira cet été, la section Généalogie de la Société d'Histoire, à la demande de certains lecteurs, nous exposera l'histoire des vieilles familles de Monistrol, nobles, bourgeoises ou paysannes. Avis à ceux qui ont fait des recherches et qui veulent les publier.

* Les anciens numéros des CHRONIQUES sont en partie épuisés. En attendant un éventuel retraitage, vous pouvez demander les Chroniques encore disponibles à notre Trésorière, Mme NERON-BANCEL. L'abonnement est toujours fixé à 60 et 70 francs pour 4 numéros, partant de la date de votre demande. Voir en première page.

